

L'ECLABOUSSURE

I

J'avais les yeux rivetés sur le toit à l'intérieur de l'ambulance. Je ne comprenais pas trop ce qui arrivait. Cependant, je n'avais pas de peurs particulières. J'entendais la sirène. Sanglé dans ma civière. Le chauffeur me semblait allumer... sec ! Son copilote, lui, le mettait en garde à certains carrefours lorsqu'il s'apprêtait à griller un feu...

Tout avait commencé trois jours auparavant, quand mon œil droit avait décidé de faire sa vie. Plus aucun contrôle sur lui. Je voyais double, avec, de surcroît, un mal de tête assez récurrent. Rizlene, ma petite amie du moment, m'avait attrapé par la manche ce matin-là. « Ça suffit comme ça les conneries, je t'emmène aux urgences ! », qu'elle m'avait grogné. C'était une femme très jolie. Le visage dégagé avec un teint hâlé. Elle portait les cheveux très courts et lorsqu'elle souriait ses dents blanches éclairaient son âme. Ses yeux foncés appuyaient l'évidence d'une belle intelligence. J'aimais bien le type maghrébin chez les femmes. Et Rizlene était une belle marocaine. Nous étions arrivés à onze heures à l'hôpital. Au nord de la ville. Inutile de préciser que la salle d'attente était pleine d'éclopés. Je regardai ma montre avec cet œil rebelle... Elle m'indiquait deux horaires parfaitement semblables, à cinq centimètres de décalage... Onze heures trente...onze heures trente... Puis midi trente...midi trente... Quatorze heures...quatorze heures... Je commençais sérieusement à m'impatienter. Tout le monde se regardait en chien de faïence. Du coin de son œil valide, chacun s'apitoyait sur le sort des autres en mesurant le degré de l'urgence et en marronnant sur la priorité de l'ordre de passage. Moi je pensais aux côtes d'agneau que j'avais achetées la veille et qui m'attendaient dans le frigo de Rizlene. Je les saupoudrerais d'herbes de Provence...et toc ! Comme ça, juste au grill... Rizlene était assise à côté de moi. Silencieuse. Elle était dotée d'une patience insoupçonnée. Son métier de comédienne l'avait certainement affranchie de ce genre de situation d'attente, pensai-je. J'ai faim... « Tu veux quelque chose ? », je lui demandai. « Non merci, ça va ». Je me levai sans dire un mot de plus et j'enfilai, dans la fente du distributeur, deux pièces de cinquante cents pour y récupérer deux barres chocolatées. Je me souviens, cependant, n'en avoir mangé qu'une. Il ne se passa absolument rien jusqu'à dix-sept heures trente...dix-sept heures trente. Mais à partir de cette heure-là, on ne me lâcha plus. Une visite rapide chez l'ophtalmo n'avait rien détecté de suspect. Un fond d'œil sur un fond de catastrophe à venir. On décida alors de me faire une prise de sang et de m'enfourner dans le scanner. L'heure tournait...mes côtes d'agneau devaient s'impatienter. Je dois bien

avouer que je n'étais pas très rassuré sur le déroulement de la soirée. Le fait est que mon inquiétude s'avérerait fondée. A vingt-heures trente les résultats du scanner tombent. En une poignée de minute on me couche sur un brancard. On m'enlève mon tee-shirt. Quatre ou cinq infirmiers et infirmières me rentrent des aiguilles dans le bras. On m'incruste un cathéter dans la veine. Un caoutchouc diffusant de l'oxygène dans le nez. J'apprends à ce moment-là que je dois rentrer d'urgence dans un autre hôpital. Rupture d'anévrisme. Un caillot, de la taille d'un œuf de caille, était allé se coincer à quelques centimètres de mon cerveau... Putain !! Quelle idée !

Fais gaffe, ici c'est dangereux, les mecs arrivent comme des barjots ! Le chauffeur de l'ambulance leva légèrement le pied puis l'obstacle franchi, appuya de nouveau énergiquement sur le champignon. Rizlene suivait derrière avec sa voiture. Je me demandai si, à cette allure, elle n'allait pas nous perdre. Qu'importe, elle connaissait l'hôpital. Et pour cause. J'appris par la suite qu'elle se faisait soigner pour un cancer. Jamais elle ne m'en avait parlé. Je suis resté cinq jours en soins intensifs. Pas moyen d'opérer. Ces cinq jours furent interminables. J'avais perdu plusieurs kilos et on me réveillait toutes les deux heures. Pas de nourriture solide. Pas de boisson liquide...du gel en forme de flotte. Pas moyen non plus de se lever. Je ne m'étais cependant pas résigné à tout faire dans le bassin. Juste pisser. Examen sur examen, le danger finit par s'estomper. Je pus être transféré dans un service où, là, on pouvait manger solide. Alléluia ! J'y restai un mois complet avant d'être transbahuté dans une maison de repos. Mon œil droit avait fini par se ranger à sa place, tout doucement. Je repris ainsi goût aux choses uniques ! Rizlene n'était pas fréquemment venue me voir durant cette période. Accaparée par le théâtre et les enfants, elle était souvent trop occupée. Sa petite dernière demandait beaucoup. Une jolie petite fille, princesse de l'imaginaire, avec de longs cheveux soyeux et des yeux en forme de grosses billes. Cette gamine, qui s'enfermait régulièrement dans son monde extraordinaire, réclamait beaucoup d'attention lorsqu'elle revenait sur terre. Rizlene, en bonne maman qu'elle était, lui donnait tout l'amour qu'elle avait.

Avant cette ponte de caille, j'avais bien gagné ma vie. Un grand groupe de presse m'avait sollicité pour la parution de manchettes. Le journal, qui paraissait le dimanche matin, me laissait la semaine pour m'organiser tranquillement. En quelques mois j'avais produit les affiches pour tout le territoire. Mon job s'organisait exclusivement via Internet. J'avais donc créé des mini-structures en embauchant et en équipant des travailleurs indépendants ici et là aux quatre coins du pays pour les imprimer et les

distribuer. **J'avais** alors décidé, dans la foulée, de me rapprocher de la mer en trouvant une grande et belle maison, avec un joli jardin. Deux magnifiques platanes se dressaient devant l'entrée de la villa. Un immense palmier diffusait une ombre rafraîchissante aux heures les plus chaudes de la journée et puis un mimosa, juste à côté de la baie vitrée, distillait son parfum à l'intérieur du salon. La maison se trouvait à quelques pas de la plage. J'avais aussi fait l'acquisition d'une voiture neuve. Une Européenne que je garais dans l'allée bordée de troènes. A cette époque, je recevais beaucoup de monde. Dès que le printemps pointait son nez et que le temps le permettait. Tout le groupe se plantait alors sous les platanes en sirotant l'apéritif tandis qu'une odeur de viande braisée, venant du barbecue, titillait nos narines. Je voyageais pas mal aussi. Je profitais de la semaine et revenais évidemment le week-end afin d'honorer mes obligations avec le groupe de presse. Je ne m'aventurais donc pas plus loin que l'Europe. Madrid, Milan, Bruxelles...et puis Amsterdam, Londres. Quatre ou cinq jours, une à deux fois par mois. Je lézardais dans des hôtels plus ou moins luxueux. C'était d'ailleurs dans certains de ces palaces que entrepris l'écriture d'un scénario de long métrage. Ma vie filait ainsi à la vitesse d'une jolie croisière. Baignée dans une béatitude. Sans contrariété majeure, je me laissais porter par la douceur de ces moments de bien-être. A mes retours je voyais mes amis et dans la douce chaleur du printemps nous refaisions le monde sous les platanes jusqu'à ce que la braise s'éteigne.

Et puis un jour d'automne, un coup de fil. La direction du groupe de presse. Après sept ans d'activité le journal me lâchait ! « Tom, tu sais... on est en pleines réductions budgétaires. On va devoir arrêter les frais avec les manchettes..! », me balança le directeur commercial du groupe. Pas de contrat, juste du verbal. Un accord entre le groupe et moi. Cette journée se mit soudain à tourner en ouragan apocalyptique. J'avais un mois pour tout stopper et tandis que les feuilles de mes deux beaux platanes tournoyaient au vent, je pris soudain conscience de la débâcle qui m'attendait. Six machines en leasing, une voiture neuve et une maison en bord de mer...plus tout le reste. A présent, comment régler cela tous les mois, sans revenu ? Le calcul était vite fait. Tout, déduit de rien, égal : ça va plus être possible ! Je pris tout de suite la décision de consulter un homme de loi. Dans la foulée, je ne sais par quel hasard, la deuxième « tuile » arriva. On m'informait d'un contrôle fiscal dans les quinze jours à venir. Je gardai la tête froide. Ou plutôt je ne réalisai pas vraiment l'ampleur du désastre. La catastrophe d'une dégringolade annoncée. Avec mon avocat, la décision de demander une compensation au journal fut adoptée. Je passai donc un premier coup de fil suivi rapidement par une lettre de mon avoué en accusé réception. Estimant le préjudice à 90 000 mille euros, je n'en

obtiendrai que la moitié. Après trois mois de négociation, trois mois durant lesquels je me battais d'une façon journalière avec les différents créanciers et autres chasseurs de têtes spécialement dressés pour vous filer des ulcères. Le redressement fiscal concernait la TVA. Le montant de la dette tombait comme un couperet ! 55 000 mille euros. Je voyais des huissiers ou recevais des lettres tous les jours durant une année entière. La liquidation judiciaire fut le dernier remède à l'hémorragie. C'est ainsi que ma voiture neuve s'embarqua sur le plateau d'une dépanneuse. Premier bien saisi. Première sanction qui m'expliquait que le bon temps était fini ! Les amis se faisaient de plus en plus discrets. Affectés certainement par le tourment qui me frappait, ils me soutenaient en respectant mes grands moments de solitude. Question de praticité. J'arrivai à ne plus les déranger moi-même. Le respect doit pouvoir se faire dans les deux sens...non ? Je fis la connaissance de Rizlene durant cette période troublée. C'est-à-dire au moment de ma chute ! Rizlene était finalement assez différente de toutes les conquêtes que j'avais engrangées pendant ma période faste. Je savais, au moins, qu'elle n'était pas intéressée par mon argent. J'avais rendu ma jolie maison à son propriétaire, faute de revenu. A présent, j'errais dans quelques hôtels avec l'argent qui venait de m'être versé par le groupe. La situation n'allait pas durer. Je le savais. Je m'activai donc prestement pour trouver un petit studio ou autre...ainsi qu'un nouveau job ! Et puis, je n'ai plus eu à me préoccuper de rien du tout. La caille ayant pondu son œuf, mes problèmes de toit et de boulot furent résolus...pour un temps.

Les infirmières m'avaient demandé de bien vouloir descendre en salle ce midi-là. On fêtait Noël. Habituellement, je prenais tous mes repas en chambre. La maison de repos, comme on la nommait, était plutôt fréquentée par le troisième âge... J'étais le plus jeune de tous les patients. Cela me valait le privilège d'être un peu dorloté par le personnel féminin de santé et de l'intendance. Certaines d'entre elles déboulaient dans ma chambre pour un brin de ménage et elles y passaient un temps plus long que dans les autres chambres. De bonne humeur, je répondais à leurs blagues et autres allusions. Lorsque je n'étais pas d'attaque, je descendais avant leur arrivée et me fumais une cigarette dans l'immense parc. Au milieu des pins d'Alep, des oliviers. C'est, dans un de ces moments de marches solitaires, que vinrent les premiers symptômes identitaires. Un étrange changement s'était installé en moi. Ce drôle de bouleversement, aux causes irrévocables, m'avait doucement plongé dans une sphère qui m'éloignait à présent de tout ce que j'avais été auparavant. Je me sentais en dehors de tout. Je me regardais vivre, bouger de l'extérieur. Ressassant inlassablement les grands moments de mon existence. Mon esprit divaguait, ne m'emmenait nulle part. J'avais failli y rester avec cette

rupture d'anévrisme et ce qui se passait maintenant devenait immuable. Juste la sensation que tout cela était enfantin...oui, enfantin, c'est cela. La solitude de l'enfance...dans une structure pourtant qui protège de tout. Jamais, depuis cette période de ma vie, je ne m'étais senti aussi seul et vulnérable à la fois. Je remontais entre deux bordées de *ligustrum lucidum*, en langage plus simple des troènes. Puis arrivant devant le grand arbre de Judée...*Cercis siliquastrum alba*... c'était là que ma cigarette se terminait en général. Je m'arrangeais pour que le timing soit parfait à savoir qu'en remontant dans ma chambre le repas du midi allait arriver dans les minutes suivantes. Pour le déjeuner d'aujourd'hui, il n'y avait pas eu moyen de négocier. L'infirmière en chef avait été très stricte. Tout le monde dans la salle à manger. Une petite fête était organisée par le personnel et personne, mis à part les plus grabataires, ne pouvait y couper. Vol au-dessus d'un nid de coucou...en période de Noël... Je finis par sortir de l'univers de Jack Nicholson avec la contrainte impérative, d'avaler des petites gélules tous les matins. Désormais, ces petites capsules, m'accompagneraient jusqu'à la fin de mes jours... Adieu « les travaux forcés » ? Forcément, entre temps, la crise était passée par là. Plus de taf, plus de thunes...plus rien, juste de la misère. Une bonne misère bien spéculée. Avec des gens sur les trottoirs, dans le froid, sans rien bouffer. Moi aussi, j'avais changé. Des angoisses...et ce stress qui me gagnait lorsqu'un mal de tête se pointait inopinément... J'intériorisais... Tout cela ponctué par ces petites pertes partielles de mémoire. J'apprendrais, tout doucement, à vivre avec.

II

Il est 12h30. Je vais me faire un décaféiné. Et vers 14h30, j'essaierai d'avaler quelque chose. Rapidos, il sera temps de me préparer pour filer au Théâtre. Avec un peu de chance je ne retrouverai pas ma bagnole en fourrière. Juste un P.V. J'avais pu me repayer, quelques mois auparavant, un véhicule avec l'argent du journal. Bon, je vais laisser glisser les infos en sourdine dans la télévision et m'enquiller sous la douche. C'est que j'suis pas rentré très tôt, cette nuit. Ni très frais d'ailleurs ! Après la représentation, soirée mouvementée. Cinquante personnes entassées dans un 3 pièces de 70 m². Si on enlève l'espace de la contrebasse et du piano électrique, évidemment qu'on se marchait un peu dessus. Mais bon, très bonne ambiance. Tiens voilà qu'ils remettent ça, à nous faire chier avec la dette grecque ! Je file dans la salle de bain, je boirai le café après.

Merde, y a jamais de place dans ce putain de quartier. Je vais devoir faire encore dix fois le tour du pâté de maison pour pouvoir frapper mes pare-chocs dans la bagnole d'un autre con ! Tu parles d'une chienlit. Remarque, c'est pas étonnant. Maintenant, t'as trois bagnoles par foyer. Celle du père, de la mère, et du branleur de minot qui arrive pas à quitter le domicile parental.... Alors évidemment, pour trouver des places, c'est devenu mission impossible. Sans compter que les rares espaces qui pourraient être dispos, ils ont été te foutre dix mètres de trottoirs consacrés aux « vélibs »... Je préfère même pas parler des emplacements pour taxis...entièrement vides. Et si soudain, il te vient la mauvaise idée de prendre une place dans ce foutu espace réservé, tu retrouves à coup sûr une prune sur ton pare-brise, si ce n'est ta bagnole en fourrière... Enfin bref... Tiens et pis merde, je me gare sur les clous. Fait chier. Toute façon, aujourd'hui, c'est un temps de chiotte, les flics ne bougeront pas trop, avec un peu de chance. Bon, ben, finalement, la journée commence plutôt bien, enfin je veux dire, sans mauvaise surprise. Reste plus qu'à faire à pieds les soixante mètres qui restent jusqu'au Théâtre, sans tomber sur un « taxeur » de clopes, un mec qui pisse allégrement contre un mur ou encore un mendiant qui me montre sa jambe coupée pour récupérer 1 euro... A moins que ça soit le coup du cleps qui dépose son bilan juste devant tes yeux... Quel temps de merde. Y'a intérêt à foutre la clim dès que j'aurai ouvert les portes du théâtre.

Anna arrive la première comme à son habitude. Elle allume une énième cigarette.

- On a du monde ce soir ?

- Je ne sais pas, lui dis-je, le cahier des réservations est avec Léone.

Elle file dans la coulisse. J'en profite pour joncter les différents appareils de son et lumière et faire chauffer les projos. Après tout le régisseur c'est moi. Anna est une femme qui porte admirablement la quarantaine. C'est en plus une comédienne parfaite IDEALE pour le « huis clos » que nous jouons depuis dix jours maintenant. Une jolie blonde cheveux courts qui porte, cependant, toute l'angoisse de ce métier de comédienne sur le visage. C'est parfait pour incarner Estelle.

- Il y a du café ?

- Non, je suis arrivé que très peu de temps avant toi..., que je lui réponds.

- Ok je vais en faire...

Ben oui, pensai-je, fais-en, parce que moi faut que je change une lampe de ce putain de projecteur ! Un cinq kilos, perché dans les cintres à 4m50 qui vient de péter. Ça fait deux fois en deux mois. Faudra que je le descende un de ces quatre pour regarder où l'emmener à la révision. Pour l'heure, je ne peux pas faire autrement. Tous les réglages sont paramétrés et on joue à 20 heures.

C'est au tour de « Maître » Vincent d'arriver. Personnage haut en couleur. Ego surdimensionné, homo, efficace dans le jeu bien que très classique. On peut pas lui en vouloir, c'est sa formation de base. Le type a soixante balais. On lui en donne quarante-cinq. Crâne complètement rasé à la Monsieur propre. Obsédé par son alimentation et passant plusieurs heures par semaine à la salle de sport.

- Salut, qu'il me dit.

- Maître...

Vincent se fend la gueule et s'éclipse dans sa loge.

Je redescends de mon échelle et file chercher un paquet de clopes au bar tabac de l'angle. J'y passe un petit quart d'heure à bavarder avec le patron qui est devenu un pote. C'était un petit rituel que je m'accordais et qui me détendait un peu avant la tension des représentations. Le restant des comédiens arriverait pendant ce temps.

C'est ma troisième saison dans ce théâtre. Je me souviens encore du premier jour où j'ai rencontré Léone, la directrice et metteur en scène. Une femme d'un autre siècle. Aujourd'hui encore, quand je la vois tirer sur ses fines en costume d'époque devant la porte du théâtre avant la représentation, elle semble tout droit sortie du XVIIIème siècle. Grande brune, cheveux hirsutes en frise. Elle est d'origine italo-grecque. Je lui avais parlé de cette ponte de caille...en espérant, que ce n'était pas un handicap pour elle, même si pour moi, ce genre de boulot m'aurait valu les foudres de mon neurologue : « Plus d'anxiété inutile maintenant ok ? Il faut vous ménager ! », m'avait-il balancé avant ma sortie du milieu hospitalier.

- Vous êtes disponible à partir de quand, qu'elle m'avait demandé.

- Immédiatement.

- Très bien, dans ce cas, je vous propose de venir sur le prochain filage et de rencontrer notre régisseur qui vous mettra au courant... Ça vous va ?

- C'est parfait.

Au fur et à mesure que je la regardais pendant cet entretien, je me souviens que je me demandais à quoi elle carburait au juste. En fait, j'ai compris par la suite qu'elle tripait féminisme...activisme... Autant dire que Guitry n'aurait jamais sa place dans la programmation. A part cela, une femme très humaine. Joyeuse. Quarante ans de théâtre et toujours autant d'allant. Une vraie gosse à l'idée de monter une nouvelle pièce.

Huis clos...justement.... On avait décidé avec Léone de faire un plein feu blafard ce qui rendait la pièce encore plus dérangeante. J'ai quarante-cinq minutes durant la représentation pour regarder sans intervention. Je profite de ce

privilège pour envoyer un texto à la femme qui partage ma vie à ce moment-là... Et ce n'est pas ma mère.

« Camille, je t'aime ».... Je termine le « huit clos » sans réponse. On s'envoie un coup de vin blanc comme à chaque fin de représentation. La tension redescend, toute la troupe se regarde...je regarde la troupe. C'est une bonne représentation.

Je ressors mon portable en sirotant mon verre. Les comédiennes et comédiens se détendent. Camille ne me répondra pas. Garcin me sort de ma torpeur.

- Alors Tom... Comment t'as trouvé la pièce ce soir ?

- Très bien. En plus on a eu un super public... Et puis j'adore cette pièce, que je lui réponds.

Mon portable se met enfin à vibrer à l'intérieur de la poche de mon froc. Depuis que je fais ce métier mon portable est sur vibreur... Je pose mon verre de chardonnay et m'empresse de sortir le mobile.... Non, ce n'est pas Camille. C'est un pote qui me demande si je veux pas aller manger un bout quelque part.... Pour moi, c'est ok. Je termine ainsi avec mon camarade Alex dans un bar à Tapas.... Alex s'interroge voyant ma mine. Il sent que quelque chose me tourmente. Évidemment j'esquive la question et ne préférant pas parler de Camille. Je finis par le ramener à bon port devant chez lui. Rue des trois mages. Je rentre chez moi, il est trois heures du mat. Aujourd'hui je suis de relâche... J'ai envie de commencer à écrire un abécédaire.....

A: Comme ART !

C'est plutôt bien de commencer un abécédaire avec un mot pareil. ART... La semaine dernière je regardais un reportage à la télévision sur une galerie d'Art justement, à New York. Un « Artiste » avait créé une pyramide avec des rouleaux de papier cul empilés. Ah l'art, que c'est beau ! C'est plein de paradoxes aussi. Quand tu penses que la moitié de la planète crève la dalle tandis qu'un mec est capable de foutre 120 000 euros pour contempler de quoi se torcher le cul pendant plusieurs mois, ça donne à réfléchir, non ? Soudain, sans savoir pourquoi, je songe à Rizlene, ma belle Marocaine. J'espérais qu'elle était en bonne voie avec sa chimio... Et puis juste après, je pense à son sexe entièrement épilé... J'abandonne l'abécédaire... C'est trop con...ou trop chiant à écrire... Alors un sketch peut être... ?

P...comme... POIL !

Je commence à en avoir plein le cul! Je sais, c'est un peu facile comme début et pourtant je vais en parler des POILS. Parce que ça suffit ! Le problème est très sérieux, je plaisante pas. On savait que depuis quelques années les femmes par coquetterie s'épilaient les jambes et les aisselles... Bon ok, ça fait plus clean !! Seulement aujourd'hui il s'agit des poils pubiens ! Et là je dis STOP !! D'ailleurs

le comble c'est que les mecs s'y sont mis aussi... Au secours !! Il est vrai que les hommes copient parfois les femmes. On l'a vu lorsque les nanas portaient des jeans taille basse et que leurs strings dépassaient... Les mecs ont fait pareil. Le froc au milieu du cul. Le caleçon de marque, bien apparent... Très pratique pour courir ou pour prendre tes clefs dans ta poche qui se trouve alors...à la hauteur de tes genoux... Enfin bref ! C'est pas le sujet, on va juste dire que c'est une question d'époque ... C'est l'époque où on baisse son froc pour l'esthétique! Mais le POIL !!! C'est une autre histoire. Rendez-vous compte des conséquences directes d'un tel geste. La disparition à moyen terme d'une espèce animale. Je veux parler du morpion... On ne pourra plus observer cette espèce dans son habitat naturel, vos enfants et petits-enfants ne connaîtront jamais ce qui existe pourtant depuis la nuit des temps. A moins de la mettre « espèce protégée » etc. Et ce n'est pas tout. Adieu les franches rigolades du : « On va se promener, poil au nez! « « Je prends mon pardessus, poil au cul ! ». Le poil va disparaître totalement ! On ne trouve déjà plus le grand poilu de 14... Il n'en existe plus ! Le fameux : « Ah ben t'arrive pile-poil ! » Terminé ! Les gens arriveront n'importe quand ...ou trop tôt ou trop tard ! Et je ne parle pas du poil dans la main même s'il a déjà été remplacé par le très efficace « Poil Emploi »... Mais quand même ! On ne pourra plus se caresser dans le sens du poil...mais dans le sens de rien... ça n'a plus aucun sens. On ne pourra plus être de mauvais poil, faudra être... POINT BARRE !!!...

Le sexe ne se pratique plus à poil...Bon ??? ! Ben je sais pas...pour tous ceux qui ne seront pas épilés entièrement...faudra peut-être mettre une combinaison de plongée...non ? !! Il n'y aura plus guère pour se balader à poil qu'un chien...voire un chat ! Et encore, où va s'arrêter cette frénésie de la cire maudite? Du coup de rasoir de trop ? De la pince assassine ? Et puis un chien sans poil...imaginez. Tiens, un dalmatien par exemple... Bah c'est pas la même chose sans poil. C'est un coup à le confondre avec un pitbull. Voilà le genre de débordement que ça peut causer. Et *Les 101 pitbulls* au cinéma...pas du tout le même film !

L'autre jour je croise un pote... Je le trouvais bizarre mais je savais pas ce qu'il avait vraiment. J'arrivais pas à comprendre... Un air de Fantômas... Un truc comme ça peut-être. Je lui dis : « ça va ? » Il me répond : « Oui je viens de me faire épiler les sourcils entièrement... » Ah oui, c'était ça en fait ! FANTOMAS, LE RETOUR

« Pourquoi t'as fait ça ? », que je lui demande. Il me répond: « Ben les sourcils, ça sert à rien et puis c'est le « style » (*en anglais dans le texte*) l'épilation complète !

Ouais... Les ongles de pieds non plus ça sert à rien si tu vas par là. Tu parles d'un style ! Le style du « sans expression » et puis merde aussi ! Le poil c'est

aussi une unité de mesure à part entière. « C'est comment là ? » « Ah, c'est un poil trop court... » Alors comment va-t-on faire sans lui, le POIL ? Ça tombera jamais juste ! Le poil est à l'espèce humaine ce que la plume est aux oiseaux. Et un oiseau sans plume il ne peut pas voler... Tout comme un être sans poil et tout est dépoilé ! Vous verrez, bientôt, les gens finiront par se faire enlever de la peau pour éviter les boutons ou les verrues...

« On ne se poile plus !!! » La tendance est au « Rien à cirer ! ». Les gens qui avaient jusqu'ici leur « bonne et poil » n'auront plus que la bonne... et sans poil en plus ! Faudra faire travailler d'autres pays que le Portugal !!! Et oui c'est toute une économie qui disparaîtra... Le Portugal avait jusqu'ici le monopole du poil... C'était presque le premier fournisseur. Terminé !!! Alors on fait comment là? Hein ? Même le fameux « poil de la bête » n'y résistera pas j'en suis sûr... Ce monde est étrange ! Effacer l'ADN que peuvent procurer les poils...enfin quoi, soyons sérieux. Adieu les séries américaines... J'en passe et des meilleures. Oh pis merde je suis tellement dégoûté que je préfère m'arrêter là! Que serait devenue l'œuvre de Courbet : *L'origine du Monde* si elle avait été peinte aujourd'hui ? Ce monde me barbe... Les gens m'ont rasé ... Et j'aime pas qu'on me prenne à rebrousse-poil !

Je me dis que cela pourrait faire le début d'un "One Man Show...". Lucas, mon pote comédien, avait assez de talent pour jouer ce spectacle. Une idée à creuser...

III

Léone m'avait permis grâce à mes nouvelles fiches de paie et une lettre écrite par ses soins de prendre un petit appartement non loin du centre-ville. J'étais donc allégrement passé d'un 150 m2 avec jardin et platanes à un 35 m2 fenêtres sur rien... J'emménageai au mois de mars avec comme compagnie un matelas pneumatique, quelques cartons et une bouteille de chablis sans tirebouchon. L'occasion de faire connaissance avec mes voisins ? Ce sera une voisine finalement... Cécile... Agent immobilière. La trentaine...sportive...jolie blonde, bonne situation...et donc célibataire. Pourtant, même avec un pied bot, on peut trouver chaussure à son pied... Mais les cons étant en surnombre, il ne serait pas invraisemblable qu'ils finissent par se mettre ensemble...le choix est plus vaste. Enfin bref, je me comprends... Le principal était que j'avais réussi à me réinstaller après mon séjour chez les oiseaux...oui, toujours ceux qui volent au-dessus d'un nid de Coucou...Coucou...coucou...

Il est 20 h 30, la représentation va commencer... *Huit clos*...Sartre. « L'enfer c'est les autres »... Rideau ! Je regagne mon 35 m² et me noie dans « *Bonjour Tristesse* » ... Les représentations s'enchainent avec plus ou moins de succès selon les soirs. C'est le lot de tous les théâtres.

Camille accepte de venir à la dernière. C'est jour de fête et jour de tristesse aussi justement. Les comédiens quittent l'aventure....lors d'une soirée arrosée. J'avais placée Camille à la régie histoire de l'impressionner. Durant la pièce, pour la faire rire, je mimais l'acte sexuel sur la console lumière... « Le bourreau c'est chacun de nous, pour les deux autres... »... Un vieux coup de mou au niveau du pénis me renvoya à la réalité... Je travaillais ce soir-là ! Nous finîmes tout de même, rien qu'elle et moi, dans un restaurant, non loin du Théâtre. Je regardais Camille qui regardait son assiette et je ne pouvais m'empêcher de penser au disjoncteur que je n'avais pas éteint après la soirée people arrosée... C'est incroyable comme une assiette de gambas peut amener des pensées aussi futiles. Mais une fois encore, j'étais à l'extérieur de tout... Je me redressai en regardant à mon tour ce magret de canard fier comme une viande morte...et me ressaisissant envoyai à Camille : « Tu as aimé la pièce ? » « Ça change des classiques... », qu'elle me répond, les doigts dans ses grosses crevettes.

Le lendemain je repasse pour la dixième fois dans le tunnel...I.R.M. Mon portable ne passe toujours pas... Pour le reste tout a l'air bon. Je demande même au neurologue « si le fait de tirer un coup », en d'autres termes, ne risque pas de me mettre en danger. Ne manquant pas d'humour, il me répond qu'il y a toujours un danger à tirer un coup... Je me souviens avoir imaginé quelques secondes le type chassant le gibier dans le Vercors ! Je suis à moitié rassuré mais je repars avec Camille qui a eu la gentillesse de m'accompagner dans les émanations de chlore. Nous déjeunons non loin des mourants. Je ne sais pas pourquoi je trouvais que Camille était ailleurs, pas comme à son habitude... Heureusement j'avais appris à ne pas l'enquiquiner avec des questions existentialistes qu'elle n'aimait pas du tout. Nous arrivons dans le petit resto que je fréquentais quand la banque me suçait joyeusement...à la Pinède. Serge, le patron, nous donne les cartes et nous propose les apéritifs. Deux types sont au comptoir. Un chauffeur de taxi et un certain Gary. Ils sont penchés sur un loto sportif. Un troisième larron, moustachu et plutôt costaud, qui semblait les connaître, commence à parler avec un accent du sud bien trempé. J'écoute et m'imagine un sketch qui rentrerait, peut-être, dans le spectacle que j'avais décidé d'écrire :

- Ah ben vous êtes là...
- Ouais on est là...
- Alors j'arrive sur celle de qui?, envoie le bonhomme costaud en montrant les verres sur le comptoir.
- Tiens, sers-le Serge, déjà qu'il a pas l'air de bonne humeur...

Le patron pose son torchon et balance au malabar...

- Tu prends un jaune comme d'hab..?
- Ouais et pas noyé...s'il te plait...

Alors qu'un des deux types au comptoir, qui griffonnait son pari sportif, balance

- Bon on s'y met...parce que faut pas que je rentre trop tard...

Le gros lui rétorque aussi sec...

- Oh ! Commence pas à nous emmerder.
- Non mais c'est sérieux, j'ai ma belle-mère qui vient dîner ce soir... Bon alors... Auxerre Lyon..?

L'obèse siffle sèchement son pastaga et répond en grimaçant

- Bon commence par mettre PSG gagnant... après on discute pour les autres... Puis il poursuit...
- Tiens, au fait Serge, tu sais pas quoi ? Cet après-midi j'étais en train d'élaguer un platane dans un jardin privé. Une fois grimpé à mi-hauteur de l'arbre je me retrouve juste en face d'une fenêtre ouverte... Oh putain...une brune, une bombe atomique en train de se déshabiller...

Un des mecs au comptoir qui commençait à être bien allumé grince entre ses dents...

- Et elle t'a demandé de la rejoindre...
- Et comment tu sais ça, toi ?
- Tu nous l'as déjà raconté l'année dernière, sauf que c'était pas dans un platane que tu étais mais dans un chêne...

Finalement nous commandons, Camille et moi, une salade composée... Je la regarde. Elle sourit avec une gêne à peine dissimulée... Je la trouve magnifique et puis je la regarde encore. Je sens que cela la trouble. Après ce déjeuner silencieux je la raccompagne jusqu'au pied de son immeuble. Elle me lâche alors avec cet embarras qui ne l'avait pas quittée :

- Tu sais Tom...je vais partir...j'ai une opportunité au Canada.

Je sens tout à coup que mes jambes deviennent très lourdes et un léger malaise dans l'estomac... J'essaie de ne rien laisser paraître.

- Ah bon ? C'est cool... Tu es contente...Tu t'en vas quand...?
- Je règle le problème du passeport... Il faudrait que je sois sur place dans dix jours pour bien faire...
- Super..., que je lui réponds

- Tu viens à la maison ce soir ? On se fait des sushis... Tu veux ?
- Oui cool... Je l'embrasse tendrement .Alors à ce soir !

Je lui tourne le dos et m'évince dans la rue en espérant qu'elle me regarde m'éloigner... Je ne me retourne pas. Un léger mal de tête me taquine... Je gère, j'intériorise par habitude et me concentre par obligation.

Brutalement je me sens de nouveau comme un simple passant errant dans un futur incertain. Je me vois comme un badaud qui croise des promeneurs avec leurs passés, leurs futurs... Je suis là, dans cette avenue, seul...avec le reste de mes conjugaisons... La première idée qui me vient est alors de me projeter devant notre Dame de Paris... Je me plante sur le parvis les deux pieds joints sur le point zéro. Le centre de Paris. Je ferme les yeux et j'imagine des automobilistes qui croisent des panneaux indicateurs...210 km de Paris...75 km de Paris...830 Km de Paris... La tête me tourne...Tous sont à 210 km de moi...75 Km de moi...830 Km de moi...Moi...Moi...moi qui aurai maintenant à gérer la distance avec Camille...

IV

La saison se termine au théâtre. Mon contrat aussi. Vais-je remplir pour une saison ? Je réfléchis. Je pense à mon toubib... Plus de stress, plus de strass ! Je repense aussi à ce type qui est arrivé en cours d'année... Un puant sans talent qui sait cependant se faire aimer hypocritement... Ce type m'insupportait au possible. Je me souviens que je lui avais conseillé, au cours d'une sauterie d'après spectacle...et d'abus de chardonnay, qu'il devrait plutôt bosser aux impôts ou à la poste... (Bien que je n'ai rien contre nos chers fonctionnaires). Je lui fis juste la remarque... : « Tu n'as jamais songé à faire une reconversion... Je dis seulement que chacun doit être à sa place ! » Et lui n'avait pas la sienne dans ce milieu ! Bref.... Entre ce jeune con et ce ramassis de comédiens et de comédiennes...(ne soyons pas sectaires) qui pensent être sortis tout droit de la Comédie Française...mes nerfs avaient été mis à rude épreuve certaines fois et les angoisses chroniques avaient fait partie de mon quotidien ! Je ne voulais plus de cette vie. Je voulais de la tranquillité à présent. Je laissai donc l'ennui à Molière, et, Racine dans ses vers...et tout ce classique poussiéreux. Non, décidément, refaire une saison avec ce type et tout ce que cela comportait ne me séduisait vraiment pas... Je partais donc le cœur léger comprenant que la mise en scène n'était qu'un moyen de renouvellement des œuvres de ces

auteurs passés et que l'éducation nationale ne tenait pas à faire de vagues en matière d'innovation. Voilà pourquoi les petits théâtres subventionnés s'éreintaient encore aujourd'hui à continuer de jouer du classique. C'est au programme scolaire et pratique pour remplir des salles !

Je gardais néanmoins quelques camarades du théâtre. Pour la plupart, des homos. Ce ne sont pas les pires...je le confirme....encore que...je plaisante ! C'est donc avec ce clan de désespérés...d'artistes... de noctambules que je coulais des jours, des semaines... et des mois, à bouffer mon chômage dans des restos branchés et des boites à la « morde » ! Des projets fusaient. Nous refaisions le monde en oubliant l'Histoire.

« Qui a payé la dernière ? Moi, je reprends une tequila frappée », seul moyen que j'avais trouvé pour décrocher de mes angoisses et de l'agoraphobie qui l'accompagnait. L'heure tournait comme un engrenage à roulement à billes... Nos yeux se cherchaient dans l'atmosphère brumeuse... Les voix étaient hautes...grinçantes...arrogantes...presque menaçantes...et puis tout finissait finalement dans des rires oubliés et des volutes de nicotine... Peu importe ce que serait demain... La seule conviction était d'avoir traversé durant un moment la tourmente de la plèbe avec une tranquillité juste... Justesse de la populace...du populisme...l'ivresse et sa médiocrité, sa suffisance, sa simplicité, parfois même sa vulgarité...sa compassion. Etre là, ou ailleurs...mais vivant ! Et ça, c'était bien ! Comme le jour de mon anniversaire. J'avais senti que j'allais chialer... Par chance ce soir-là j'étais tout seul .Enfin, mis à part la clientèle du bar que je regardais encore avec détachement. Depuis cet accident cérébral je sentais bien que je m'isolais, que j'appréhendais les situations avec un certain retrait. Pas moyen de pleurnicher sur l'épaule d'un type qui n'a pas autre chose à foutre si ce n'est de partager avec le con d'un jour complètement banal sur le calendrier des saints. J'étais légèrement saoul alors je continuais...je m'apitoyais, je m'indifférais, sans pouvoir contrôler cette attitude égoïste. Dans mon état de griserie avancée j'avais pensé une seconde à réintégrer l'appartement rue Boétie, chez ma mère... Je la voyais déjà... Elle était désespérée... Je lui avais fait si peur le jour où elle s'était rendue à l'hôpital après mon accident. « Perdre un enfant, c'est pire que tout » m'avait-elle dit. Revenir chez elle c'était à coup sûr entendre : « Mais quand même Tom...à ton âge, il faut que tu penses à te caser, trouver une femme ».

Enfin, pour l'instant j'écrivais un spectacle et puis je savais que la promiscuité...n'était jamais facile. Je l'avais compris par quelques expériences de vies communes avec deux ou trois compagnes. Les femmes, jusqu'ici, avaient passé leurs temps à me dire: « Je suis pas ta mère... J'suis pas ton infirmière... J'suis pas ton psy... J'suis pas ta banque.... J'suis pas ta pute....Bon...mais alors t'es quoi exactement ? T'es quoi...? La mère de mes

enfants...? Et bien faisons un enfant, que j'avais répondu... Et là j'aurais entendu : « je ne suis pas que la mère de tes enfants »...etc...etc. En fait, j'en voulais à Camille ce soir-là. Elle m'avait quitté et je ne pouvais pas guérir de ce chagrin d'amour : le chagrin n'est pas une maladie. J'avais bien assez bu pour m'accorder un peu de tristesse...une bonne tristesse, bien imbibée. N'est-ce donc pas comme cela qu'on doit fêter son anniversaire dignement ?

Un soir j'ai eu Lucas au téléphone. Il me demanda si je ne regrettais pas d'avoir arrêté le théâtre. « Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? », qu'il me dit. Je me souviens, je rentrais de Nîmes... Je venais de passer trois jours à la Feria. Un temps épouvantable...de merde...même les taureaux avaient vu rouge. Enfin la ville s'était retrouvée marron pour les festivités. Tout avait été annulé. Alors je lui avais répondu: "Tu sais, j'ai déménagé. Je profite de mon chômage pour voyager un peu, voir la famille... Et puis j'avais trop de pression, c'était pas bon pour moi. Et toi qu'est-ce que tu deviens ? » Lucas m'expliqua qu'il avait quitté la région...et qu'il allait essayer de tenter sa chance ailleurs. Je ne lui parlai pas de mon projet de "one man show". Lucas est dentiste à présent. Ses études sont terminées...et après avoir hésité entre une carrière de comédien et celle d'un médecin, son choix était fait. Je me dis aussitôt, ce mec a raison... Et je n'ai pas de dents contre les artistes qui deviennent dentistes...bien au contraire !

Mais moi, qui suis-je... Où vais-je... ? Et dans la blanche écume varech ou sur les plages de Malibu...je coupe la « tête de chou de Gainsbourg » et voilà que j'attrape le bilboquet que mon parrain m'a offert lorsque j'avais six ans et qui était planqué dans un carton. Je le dépoussière et je me dis : Je vais être un champion du monde de Bilboquet... Voilà...voilà un métier bien enfantin !

V

Depuis son départ, nous échangeons, Camille et moi, quelques mails. Tout semblait aller bien pour elle. Elle aimait le Québec. Quant à moi, et bien je venais de revendre ma voiture et je prenais mes petites gélules. Je me déplaçais en train à présent et au fil de mes petites escapades touristiques, muni de ma tablette, je peaufinais l'écriture de mon "One Man Show » et de mon scénario commencés depuis quelque temps déjà. J'avais trois ou quatre sketches qui tenaient la route et j'avançais sur mon long métrage. J'y prenais du plaisir. J'en profitais aussi pour faire un petit tour de la famille éparpillée aux quatre coins de la France. Une tante à Aix en Provence, une cousine à Lyon...une autre dans la Drôme. J'avais même pris contact avec un grand oncle

du côté de mon père. Il était veuf depuis de nombreuses années mais ne s'était jamais remarié. Il habitait Granville et avait à peine huit ans lorsqu' il avait aperçu les premiers GI américains débarquer dans la Basse-Normandie. Ce « jeune homme » de quatre-vingt-huit ans m'impressionnait beaucoup. Très athlétique bien que de petite taille. C'était un homme qui s'était toujours entretenu. Jamais de cigarette. Il s'accordait un ou deux verres de vin à de rares occasions. Ses yeux gris au travers de ses grosses lunettes lui donnaient un air assez sympathique. Il était très actif bien qu'à la retraite. Il flânait souvent dans les salles de vente. Un collectionneur averti, homme des arts...beaucoup de peintures. Je lui avais fait part de mes projets d'écriture et il m'avait proposé naturellement de passer le voir. J'avais donc pris un train tôt le matin. A 7 heures. J'imaginai ainsi éviter le monde qui m'angoissait de manière obsessionnelle. Nous étions au mois de septembre et le temps était radieux. Pour me détendre un peu j'aimais écrire quelques lignes, plus ou moins inspirées, dans ces wagons qui me conduisaient vers des contrées inconnues. J'arrivais parfois à trouver du plaisir en voyageant dans cet esprit-là !

Maurice habitait sur le port de Granville. Je découvris à pied cette petite ville de la Manche. Les immeubles-maisons s'encadraient littéralement les uns au-dessus des autres formant une espèce de construction de Lego incrustée dans la falaise qui bordait le port. C'était assez typique, il faut bien le dire. Mon oncle me reçut avec beaucoup de courtoisie bien que nous ne nous étions pratiquement jamais côtoyés. Je me souvenais brièvement de lui dans les occasions de mariage qui réunissaient de temps à autre la famille. Son grand appartement était impeccablement rangé. Il m'avoua par la suite qu'une femme de ménage venait quelques heures par semaine même si c'était un homme très soigneux. Il possédait une chatte tigrée qu'il appelait Simone et qui imposait un nettoyage plus particulier en raison des poils qu'elle laissait ici et là... Un duplex, qui donnait juste devant le port, avec de grandes baies vitrées. De jolis meubles, certainement chinés dans les salles de vente, donnaient à l'ensemble une certaine aisance classieuse. Je passais quelques jours avec lui. Nous parlions un peu de la famille...pas mal d'art. Il me faisait découvrir cette petite ville tranquille ainsi que ses bonnes adresses. Maurice mangeait peu mais se nourrissait bien. Alors que nous marchions paisiblement, après un délicieux déjeuner, il me demanda :

- Tu comptes rester combien de temps ?

J'étais à la fois surpris et gêné par la question, parce qu'à la vérité je me sentais plutôt bien ici.

- Je ne sais pas, que je lui répondis. Tu sais plusieurs jours, je pense. Je vais peut-être me trouver un petit hôtel dans le coin....

Il me coupa immédiatement.

- Tu plaisantes... Tu restes le temps que tu veux. D'ailleurs, à ce propos, je vais même te demander un service !

Abasourdi par le ton autoritaire qu'il usa pour me dire cela, je n'osai répliquer.

Alors il poursuivit nerveusement :

« Ce n'est pas grand-chose, voilà. Je dois absolument m'absenter du continent pendant plusieurs semaines. J'ai un vieil ami qui est très malade. Il habite aux Antilles... Je tiens à le revoir vivant avant la fin... Enfin.... Je ne peux pas laisser Simone, la chatte, toute seule. Même la femme de ménage la rend nerveuse. Alors si tu veux tu t'installes ici pour trois ou quatre semaines. Je te laisserai de quoi la nourrir. Et puis tu seras bien pour écrire...non ? Mon oncle m'avait juste dit avant de partir : « Si le téléphone sonne, tu réponds. Pour le reste, tu es chez toi. » Me voilà donc installé à Granville avec Simone pour une durée indéterminée.

La première de mes préoccupations fut de me trouver un médecin pour me ravitailler rapidement en capsules de survie. Ensuite, je me fixai un rythme de travail. Levé vers 8 heures, je prenais mon café-gélule et me mettais aussitôt à écrire. A midi, midi trente, je m'arrêtais pour déjeuner. Parfois à l'extérieur, le plus souvent dans le duplex de mon oncle. Evidemment au cours de ces déjeuners Simone me tournait autour en me charmant irrésistiblement. Elle tendait sa patte vers mon bras qui tenait la fourchette et si je ne la calculais pas à ce moment-là elle me mettait des petits coups de tête. Je craquais à tous les coups et lui faisais partager le goût de mon déjeuner. Parfois, au cours de la journée, elle déboulait à tout berzingue, faisant patiner, dans des changements de direction subis, ses pattes arrière sur le parquet ciré qui recouvrait pratiquement toute la surface de l'appartement. Je ne pouvais m'empêcher de rire ! Pour ma part je m'allongeais une heure ou deux après le déjeuner. Et puis, si le temps le permettait (c'est-à-dire très régulièrement), je flânais dans les rues et ruelles de Granville. Cette petite ville me laissait un sentiment étrange. Confortable mais inquiétante. On l'entendait évoluer dans un bruit feutré. On sentait qu'il avait dû se passer des choses ici... La station balnéaire avait été occupée, certes, par les allemands pendant la guerre...le 17 Juin 1940 pour être exact mais pas seulement pour cela. La Monaco du Nord, comme on avait pris l'habitude de la nommer, semblait cacher un secret. Je ne sais pas si c'était cela qui m'inspirait. Toujours est-il que j'avançais bien sur mon scénario et avais un peu délaissé (peut-être justement par le côté dramatique de l'ancienne cité corsaire) pour un temps, tout du moins, mon « One Man Show ».

Un midi où j'avais décidé de déjeuner dehors la ville de garnison me livra un de ses secrets : « les rencontres inattendues ». J'avais repéré un petit restaurant brasserie sur le port. N'étant pas mécontent de mon travail matinal, l'appétit se manifestait gentiment. Evidemment, Simone m'avait regardé partir en me faisant la gueule !

Le serveur m'avait installé en terrasse à une table voisine de celle d'une jolie brune aux yeux verts qui semblait nerveuse. Je la saluai avant de m'installer. Durant l'attente de la carte, ma belle voisine ne cessait de regarder sa montre. Puis son portable se mit à sonner, un morceau d'Erik Satie...

- Oui... Eh bien alors ? Qu'est-ce que tu fais... ? Cela fait une demi-heure que je suis arrivée...

La carte des menus, elle aussi, avait fini par arriver.

- Ecoute, c'est à chaque fois la même chose... Bon alors dans combien de temps penses-tu être là ?

Le serveur me demanda si je buvais un apéritif. Ma jolie brune coupa son portable et le balança sèchement sur sa table.

- Oui je prendrai bien un verre de blanc. Qu'est-ce que vous me proposez?, que je demande au garçon.
- Nous avons un Chardonnay qui est très bien...sinon un vin de la région...ou encore un Muscadet...
- Non...je vais prendre un verre de Chardonnay...
- Bien monsieur...

Ma jolie voisine interpella subitement le serveur tandis qu'il débarrassait ma table des couverts superflus...

- Je prendrai la même chose, s'il vous plait... Puis en me regardant droit dans les yeux elle s'excusa de son manque de politesse. Je suis désolée, je suis un peu nerveuse...
- Y'a pas de mal..., lui fis-je avec un grand sourire.

Pas le même évidemment que celui du serveur qui s'était senti un tant soit peu agressé...En attendant mon verre de vin j'avais chaussé mes lunettes et parcourais la carte en salivant discrètement. Intérieurement... : alors....saint jacques à la crème sur fondue de poireaux...hum pas mal ça...qu'est-ce qu'on a d'autres... Friand au foie gras et ses truffes...la vache !! Ça doit pas être dégueulasse ça non plus...

Ensuite...le portable de ma voisine renvoya Satie...

- Oui...comment... ? Comment ça... ?

Et pourquoi pas quelques huitres... ? Classique mais sympathique...

- Ecoute, c'est la deuxième fois que tu me fais le coup... Pardon ? Bon, je ne tiens pas à parler de ça en public...non...non je te dis...ok...salut. Elle coupa la conversation très sèchement.

Fort heureusement mon verre de vin arrivait... Le sien aussi par le même voyage. On sait ce que c'est que le boulot de serveur...la règle d'OR, c'est d'économiser les pas... Et ce type connaissait bien son job puisqu'il servait ma jolie voisine en premier. En nous regardant, la belle inconnue et moi levâmes nos verres en opinant de la tête. Elle me répéta en prenant un air confondu : « Je suis vraiment désolée d'avoir été un peu brusque ... »

- Il n'y a pas de soucis, je lui dis, je suis moi aussi parfois impatient...

Elle me sourit. Nous bûmes en même temps une gorgée de vin. Je retournai ensuite à ma carte...silencieusement... Va pour les saint Jacques à la crème et la fondue de poireaux...Puis après...le serveur revint, interrompant ma lecture.

- Alors Monsieur, en me montrant mon verre de vin, est-il au palais ce que Mozart est aux oreilles ?

Je me retins pour ne pas éclater de rire. J'osai même un regard complice avec ma brune... « Vous avez choisi », me demanda-t-il ? Je lui passai ma commande tandis que pour la troisième fois Erik Satie nous renvoya son prélude... Cette fois ma voisine allait exploser...je le sentais !

- Oui... ? Elle était excédée. Comment ça ... ah bon ? Tu me prends pour une imbécile ? Mais je ne veux pas le savoir... Arrête-toi s'il te plait... Oui, oui c'est ça ... Bien sûr... Continue de te foutre de moi!

Une légère angoisse m'assaillit. Par chance le restaurant n'était pas trop rempli. J'en aurais été gêné tellement cette conversation impudique me mettait mal à l'aise... Je plaignais tout de même cette femme qui, à mon sens, ne méritait pas qu'on se moque d'elle de la sorte. Mes saint jacques se pointent... Tant mieux. Je vais pouvoir me concentrer sur autre chose même si mon appétit m'a un peu délaissé... Je dois dire que ce déjeuner ne manquait pas de singularité. Ma brune pose son téléphone sur la table. Elle semble bouleversée. Vexée...elle attrape son verre de vin et s'envoie une grosse rasade dans le larynx ! Une minute plus tard le garçon lui porte l'estocade : « Vous voulez commander Madame ou vous attendez encore ? »

- Je ne sais pas... Elle siffle son verre de chardonnay d'un trait et d'un ton autoritaire elle riposte : redonnez-moi un verre de vin déjà.

- Bien Madame...

J'ai le nez dans mes poireaux et n'ose la regarder... Je sens, cependant, que ses yeux verts m'observent. J'essaie de ne pas trop me tourmenter. Je termine d'avaler, prends ma serviette, m'essuie la bouche discrètement puis j'attrape mon verre le plus naturellement du monde... Je tourne la tête et nos regards se fixent....Je suis à deux doigts de lui demander de se joindre à ma table. Je n'ose pas : j'ai toujours été timide avec les femmes. Soudain...en un éclair elle me subjugué.

- Quitte à rester impolie, me fait-elle, ça vous dérange si je déjeune avec vous ?

Un morceau de poireaux vient de prendre un chemin non conventionnel dans ma gorge...je manque de m'étouffer. La nana ne manquait pas d'air, c'est le moins qu'on puisse dire. La petite angoisse pointe son nez...mais tout va bien. Je gère.

- Pas du tout ...j'allais vous le proposer...

Nous voilà donc un instant plus tard à déjeuner en tête à tête.

- Vous devez me trouver culottée... ?
- Oui un peu, lui dis-je, mais j'aime beaucoup. Je trouve que les gens manquent singulièrement de franchise et de hardiesse Elle m'envoie un large sourire. Je sens maintenant de légères effluves arriver dans mes narines. Son parfum lui ressemble. Arrogant, sucré...
- Je me présente. Alix...
- Enchanté, moi c'est Tom.
- Enchanté Tom !! Nous nous mettons à rire
- Si on m'avait dit ce matin que je déjeunerais en compagnie d'une charmante jeune femme, je crois que j'aurais franchement rigolé...
- Eh bien moi, si on m'avait dit que je déjeunerais avec un autre homme que celui qui m'avait invitée hier...je ne l'aurais pas cru non plus... Vous habitez Granville ?
- Pour quelques semaines... Et vous ?
- Non, moi je suis à l'hôtel et je repars vendredi. Je suis là pour le boulot...
- Ah...et quelle est votre profession sans indiscretion ?
- Oh il n'y a aucune indiscretion. Je suis attachée de presse pour une grande marque de parfum...
- Sympa... Saviez-vous que Granville était justement la patrie de la famille industrielle Dior... ?
- Ah non...je ne le savais pas... Et vous, que faites-vous dans la vie ?
- Pas grand-chose...je voyage un peu, à droite à gauche et j'essaie d'arriver au bout de l'écriture d'un scénario de film...
- Ah oui...c'est super intéressant...Et ça parle de quoi ?
- Pas facile à expliquer comme ça....mais bon je vais tenter de faire court. En fait, c'est l'histoire d'un type qui se retrouve amnésique et qui refuse de retrouver sa mémoire. Son psy, qui le prend personnellement comme un échec, fait tout ce qu'il peut pour le remettre sur les rails de son passé. Mais le type n'en démord pas, il décide de rester dans le présent uniquement, sans la lourdeur de sa mémoire. Du coup, son amnésie développe chez lui un don de médium.

Le thème de l'amnésie, à ce moment précis, me semblait ne pas avoir été choisi au hasard. J'y fis immédiatement un lien avec mon accident. Je n'avais pas relevé jusqu'ici cette fusion... ce transfert entêtant et sournois.

- C'est passionnant... Et puis entre nous, parfois, oublier complètement le passé, ça doit pas être si désagréable !, me dit-elle en rigolant franchement. Et comment ça s'appelle ? Vous avez un titre ?
- Provisoire...mais bon : *L'éclaboussure*
- Ah... ? C'est pas mal comme titre.

Nous avons, tout en discutant, vider la bouteille de chardonnay. On discutait à présent comme deux vieux amis... Elle m'expliqua qu'elle fréquentait depuis six mois un homme marié, que le type avait le cul entre deux chaises, que leur relation était compliquée et qu'il lui avait fait faux bond plusieurs fois. Elle se demandait si elle devait continuer avec cet homme ou non. Elle m'expliquait qu'elle habitait à Paris, qu'elle n'avait pas d'enfants parce qu'elle avait privilégié sa carrière. Moi, je lui racontai que je la trouvais très séduisante. Elle portait deux grandes boucles créoles qui s'agitaient dans ses beaux cheveux bouclés. Je lui donnai mon ressenti quant à sa liaison...lui disant que si cette relation s'avérait être pénible, que je ne me faisais pas de soucis sur sa potentialité de retrouver une belle histoire avec un homme qui la mériterait...

- Et vous Tom...vous avez quelqu'un dans votre vie ? Vous ne m'avez pas dit, vous êtes logé à l'hôtel... ? On sentait chez elle que les vapeurs d'alcool commençaient leurs travaux. Oh la la...que je suis curieuse... je crois que j'ai un peu trop picolé... Elle se mit à rire.
- Non, aucun problème, lui répondis-je, ne vous en faites pas. Pour tout vous dire je suis dans l'appartement d'un oncle ici. Et pour l'instant je partage ce duplex avec Simone.
- Simone ?, qu'elle me fit tout étonnée...c'est votre copine...votre grand-mère ?
- Absolument pas. Simone, c'est la chatte de mon oncle qui a dû s'absenter et je garde la féline envers et contre tout. Elle éclata de rire
- Ah ok...Simone...bah tiens, ça c'est pas banal pour un nom de chat !

Le serveur vint nous interrompre.

- Vous avez terminé Messieurs dames ? Je peux vous débarrasser ?
- Oui oui, que nous fîmes ensemble...
- Est-ce que vous prendrez autre chose ?
- Non en ce qui me concerne, dit Alix en regardant sa montre, il faut que je file. Apportez-moi l'addition...
- Permettez-moi de vous inviter, lui proposai-je poliment....

- C'est hors de question Tom. Vous avez déjà partagé votre bouteille de vin avec moi... Par contre, je serais ravie si nous échangeions nos téléphones... J'aimerais savoir comment se termine cette « *éclaboussure* »... Puis elle me lâcha : « J'ai finalement adoré ce déjeuner ! »

Décidément, je crois que je n'étais pas au bout de mes surprises dans cette ville. En rentrant, je trouve Simone sur le gros fauteuil en cuir en train de s'étirer à s'écarteler. Elle baille, je file à la cuisine lui servir son déjeuner. Entendant le bruit du frigo, elle arrive tranquillement entre mes jambes en se frottant le poil. Je lui donne son assiette, lui passe la main sur le dos et file m'allonger...

Le lendemain il était 11 heures 20 lorsque je fus réveillé par le bruit d'une tronçonneuse. La curiosité m'arracha du lit. J'enfilai mon peignoir à la hâte, l'esprit bien embrumé. Je descendis les escaliers qui conduisaient au salon et je vis la femme de ménage qui s'éreintait à aspirer les poils de Simone sur le tapis. Je passai derrière elle sans qu'elle ne fasse fi de moi. Une splendide lumière traversait les baies vitrées. Je me hissai jusqu'à la cuisine pour me faire un café. J'ouvris ensuite les deux baies vitrées et me tenant debout je regardai le lointain, en avalant quelques gorgées de mon déca. La bonne ne me calculait toujours pas. Je repensai quelques secondes à Alix. Je me demandai quel genre d'amante elle pouvait être... Mon esprit continua de divaguer. Maintenant je songeai à la façon dont mon histoire s'était terminée avec Rizlene. Aussi naturellement qu'elle avait commencé. Pendant mon hospitalisation. Et que se serait-il passé si Rizlene, ce matin-là, ne m'avait pas attrapé par la manche pour me trainer aux urgences ? Je n'osai l'imaginer Et puis on s'était éloignés l'un de l'autre, naturellement. Tout simplement. Et presque sans explication. On s'était tout bonnement séparés sans comprendre réellement ce qui avait bien pu se passer. Je pense que pour elle comme pour moi nous avons compris que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. C'était peut-être une erreur, pensai-je, mais entre-temps la solitude dans laquelle m'avait plongé mon AVC avait fait de moi un autre homme. Le bruit de la tronçonneuse, s'arrêtant enfin, me sortit de mes pensées lointaines. Une légère brise venant du large s'infiltra alors dans mes cheveux et mon peignoir...je ne pensais plus à rien. La femme de ménage, qui avait soudainement décidé de ne plus m'ignorer, s'approcha de la petite terrasse où je me tenais et me dit : « Bonjour Monsieur, voulez-vous que je fasse la chambre ? ». Je me retournai et la regardai enfin en face. C'était une femme dans la cinquantaine. Des cheveux gris tenus par une grosse pince. Le teint assez mat et un visage aussi lisse qu'une peau de bébé.

- Bonjour, non merci. La prochaine fois...
- Comme vous voulez... Elle tourna les talons.
- Comment vous appelez-vous ?, lui demandai-je en tirant légèrement sur mes cordes vocales... Elle stoppa net et en se retournant me répondit : « Brigitte... ».
- Ah très bien ... Vous revenez la semaine prochaine Brigitte ?, que je lui fis.
- Oui, jeudi prochain...

Voyant que j’acquiesçai de la tête, elle tourna à nouveau les talons et disparut cette fois-ci pour de bon dans la pièce voisine. Je n’ai pas écrit une seule ligne ce jour-là.

VI

Voilà quinze jours que j’habitais chez Maurice, ce grand oncle que je connaissais à peine. Il était parti comme ça. Brusquement ! Je me rappelais encore sa dernière phrase : « Tu seras bien ici pour écrire... ». Voilà quinze jours que je n’avais pas de nouvelles. Le téléphone de l’appartement lui aussi était resté silencieux. Je déambulais dans le duplex en fouinant à droite à gauche suivi de près par Simone qui ne perdait pas une miette de mes faits et gestes. C’était la première fois, depuis que j’étais ici, que je me permettais de faire le curieux... J’ouvris timidement un tiroir du joli bureau et sans rien toucher du tout, le refermai presque aussitôt. Je me sentais quelque peu voyeur et je n’aimais pas. Sa bibliothèque était impressionnante. Je l’avais remarquée dès le premier jour de mon arrivée. Un choix très hétéroclite au niveau des auteurs, avec, cependant, beaucoup d’ouvrages sur l’Art : objets, peintures, sculptures ainsi que sur la période de l’Occupation. Dans son bureau, beaucoup de tableaux étaient accrochés aux murs. C’était la pièce qui en contenait le plus. Peintures abstraites pour la majorité mais aussi quelques marines. Je pensais même avoir deviné le port de Granville sur l’une d’elles. Je trainais ainsi, en peignoir, d’une pièce à l’autre. Il était 12h30. La température était fraîche et le ciel chargé de gros nuages gris. Simone paressait, affalée sur le tapis du salon. Je me sers un petit whisky tranquille ?, que je me dis... Allez !! J’ai attrapé mon téléphone et j’ai appelé ma mère. Après l’avoir rassuré sur mon séjour à Granville, je lui ai demandé ce qu’elle pouvait me dire sur Maurice. Malheureusement elle ne savait pas grand-chose. Il était le plus jeune frère de mon grand-père paternel... Elle se souvenait vaguement de quelques

jours de prison qu'il avait faits dans les années 70, juste après les événements de 68... Je n'en saurai pas plus. Mon père, décédé cinq ans auparavant, les informations s'arrêteraient là. Sans me poser plus de questions, j'en profitai pour faire le tour de mon carnet d'adresse et appeler dans la foulée quelques potes et copines... Je commençai à éprouver le besoin de voir du monde...du monde que je connaissais. Ce petit moment de solitude ne dura pas très longtemps. Après avoir fait un peu le tour de mes connaissances, je pus ressortir du léger coup de blues passager qui m'avait pénétré. Ainsi, la confiance retrouvée dans cette liberté qui m'attirait temps, clarifiait définitivement la raison qui m'avait conduit jusque-là. Et même si la solitude était devenue mon nouveau symptôme, que celle-ci s'imposait sans que je n'y puisse rien, j'apprenais lentement à vivre avec l'économie des engagements.

Le scénario en était à environ quarante minutes de projection. J'avais appris qu'il suffisait de lire en chronométrant la durée de la lecture pour connaître ce que cela représentait, plus ou moins, en temps à l'image. Il y avait de très bonnes scènes et je trouvais mon personnage très crédible !

Scène 45 : Intérieur jour. Une brasserie parisienne.

Edgard est en train de déjeuner avec un homme. La brasserie est bondée.

L'homme : Et pourquoi devrais-je vous croire sur parole...après tout, quelle garantie vous me donnez ?

Edgard : Si je vous dis que depuis deux semaines à chaque fois que je rentre dans un établissement un fracas de verre se produit et qu'il est à peu près sûr que dans quelques minutes le phénomène se produise à nouveau, cela vous donne-t-il une garantie ?

Au moment même où Edgard finit sa phrase, un énorme boucan de vaisselle venant de la cuisine du resto retentit ! Le type blêmit et boit son verre d'eau d'une seule traite.

Tiens donc, le vieux téléphone de l'appartement se met à sonner. Une sonnerie à l'ancienne...comme le retentissement de petites clochettes nerveuses. Je sursaute. Une voix rauque se fait entendre.

- Maurice...,
- Ah non, ce n'est pas Maurice...

La conversation se coupe immédiatement. Je reste comme un imbécile avec le combiné à la main : « Quel con, celui-là... ». Alors que je retourne à ma tablette la sonnerie remet ça... Je décroche.

- Maurice ?

- Oui, vous êtes bien chez Maurice. Je suis son petit neveu. Il est en voyage pour quelques jours...
- Ah... (la voix est hésitante mais se radoucit)... bon...vous savez quand il rentre ?
- Non, pour l'instant je n'ai pas de nouvelles.
- Très bien, alors excusez-moi, je le rappellerai...
- Comme vous voudrez, lui dis-je, mais je peux lui donner votre nom .Un long silence s'installe... Je sens la voix de l'homme racler sa gorge.
- Vous n'avez qu'à lui dire que c'est un ami...enfin son ami Monsieur Delorme...
- Très bien Monsieur Delorme, je lui ferai part de votre appel dès qu'il rentrera.

Je trouvais ce Mr Delorme bien étrange...et avec de drôles de manières. Sans plus y penser, je filai dans le bureau de mon oncle et sur un papier à en-tête écrivis : « Ce jour le 26 septembre à 14 heures Mr Delorme a téléphoné. Il rappellera plus tard. »

Simone traversa alors la pièce tranquillement puis stoppa en plein milieu. Elle redressa son postérieur, tendit sa queue toute droite comme un bâton et s'étira de tout son long, pattes en avant. Après quoi, elle bailla largement et reprit son pas nonchalant avant de disparaître dans la cuisine.

Le jeudi suivant, vers 9 heures, alors que je travaillais sur mon « *Eclaboussure* » j'entendis des clefs dans la serrure de la porte d'entrée. C'était Brigitte qui venait faire ses quatre heures de ménages hebdomadaires.

- Bonjour Monsieur, dit-elle en entrant.
- Bonjour Brigitte. Vous allez bien ?
- Très bien, je vous remercie... Elle posa son cabas sur le sol et se débarrassa de son manteau. Voulez-vous que je commence par votre chambre ?
- Oui si vous le souhaitez. Vous pouvez aussi m'appeler Tom. Je m'appelle Tom...
- Ah très bien ...
- Dites-moi, Brigitte, vous savez qui est un certain Monsieur Delorme ? Il a téléphoné en début de semaine...
- Monsieur Delorme ? Non je ne vois pas. Vous savez, je ne m'occupe pas d'autre chose que du ménage ici et il y a de quoi faire, je vous assure... Avec ses embruns, cette maison est constamment... Elle s'arrêta brusquement et sur un ton évasif d'ajouter : la seule fois où j'ai croisé quelqu'un, c'était un monsieur qui avait un tableau sous le bras.
- Ah...bon...tant pis.

Pour ne pas déranger Brigitte dans son travail, j'enfilai ma veste et décidai d'aller prendre un café à l'extérieur. Je descendis jusqu'au petit centre-ville et m'arrêtant au marchand de journaux, pris une revue sur le cinéma. Après quoi, malgré la température assez fraîche, je m'installai en terrasse afin d'y boire un café tout en me fumant une cigarette. Je n'étais pas sûr d'ailleurs, à ce propos, que la sécurité sociale puisse faire des économies en interdisant la cigarette dans les endroits publics puisque la plupart des gens faisaient comme moi à savoir risquer d'attraper la crève pour avoir le privilège de boire son café en clopant. Enfin bref... Tiens un article sur Tom Cruise...bon ben ça je zappe d'entrée... Tandis que je feuillette tranquillement mon magazine en sirotant la caféine, mon portable vibre. C'est Alix.

- Hello Tom... C'est Alix...
- Alix, que je réponds, comment vas-tu... ? Enfin...je sais plus... on se vouvoie je crois ... Désolé...
- Oh laisse tomber, c'est aussi bien comme ça. Alors toujours à Granville ?
- Oui...toujours...
- Et « *L'Eclaboussure* », ça avance ?, dit-elle en rigolant.
- Oui ça avance merci... Et toi alors, tu es de retour à Paris ?
- Oui mais figure-toi que je dois revenir sur Granville, début de semaine prochaine, pour le boulot, encore une fois...
- Ah...super ! On pourrait peut-être déjeuner ensemble si tu veux...
- Oui justement, je voulais te le proposer...
- Super. Tu m'appelles quand tu es sur place ?
- Pas de soucis, je t'embrasse, bonne fin de semaine...
- Bisou...

J'étais plutôt ravi de revoir Alix. Je la trouvais drôle, jolie...et de bonne humeur. Sur cette sympathique nouvelle, je finis mon café et me baladai dans le centre-ville. Je visitai quelques galeries de peintures, fis un peu de lèche vitrine... J'errai, j'observai de ma sphère lointaine jusqu' à l'heure du déjeuner.

Dans la nuit qui avait précédé cette même journée, une chose étrange et inquiétante s'était produite. Vers 2 heures du matin j'avais entendu le téléphone du salon sonner. J'avais mis un certain temps avant de comprendre ce qu'il se passait. Je dormais profondément. Mais la sonnerie insistait encore. Grosse angoisse. J'imaginai qu'il était peut être arrivé quelque chose à mon oncle. Je m'étais alors enfin décidé à sortir de la chambre après la énième sonnerie... J'étais descendu à poil dans le salon aussi vite que j'avais pu mais en faisant tout de même attention de ne pas me vautrer dans l'escalier... A tâtons j'avais cherché l'interrupteur... Et au moment même où j'avais décroché cette

saloperie de téléphone, on venait de raccrocher. J'avoue que cet épisode m'avait perturbé quelques jours durant.

Alix m'avait contacté comme convenu, en début de semaine, dès son arrivée à Granville.

Nous avons décidé de nous retrouver sur le port vers midi. Je descendis un quart d'heure avant bien qu'étant sur place. Je pris un paquet de cigarettes au petit tabac du port et m'installai sur la terrasse. Il faisait très frais...et le ciel toujours aussi chargé comme depuis plusieurs jours maintenant. Je me commandai un thé citron et patientai tranquillement avant l'arrivée d'Alix. Je n'attendis pas longtemps. Alix déboula. Très élégante, comme la première fois que j'avais fait sa connaissance. Un joli tailleur noir sous un manteau beige. Très naturellement, elle s'avança vers moi... Je la trouvai encore plus belle que dans mes souvenirs. Un restaurant de fruits de mer ? Alix adorait ça...ce qui tombait bien, moi aussi !

- Bon alors raconte, me dit-elle. Tu restes encore combien de temps ? Jusqu'à la fin de l'écriture de ton film ?
- Pour tout te dire je n'en sais absolument rien. Je n'ai aucune nouvelle de mon oncle. Pas un coup de fil, pas une lettre, rien !

Le serveur nous apporta deux grands verres de Blanc.

- C'est un peu bizarre...non ? Et tu ne peux pas le contacter toi ?

Elle leva son verre et nous trinquâmes.

- Et non malheureusement. Tu sais mon oncle Maurice à quatre-vingt-huit ans, je le vois pas partir avec son iPad... Il a bien un portable mais je te raconte pas le prix de la communication pour les Antilles...
- Oui...mais enfin, tu ne peux pas rester à Granville indéfiniment..., qu'elle me fait, en se moquant légèrement de moi.
- Non, ça c'est sûr ! D'un autre côté, j'ai la chatte que je peux pas laisser à l'abandon non plus... Enfin je ne sais plus trop quoi penser. En plus, il se passe des trucs étranges, bien stressants. Du genre, coups de téléphone à 2 heures du mat sans personne au bout du fil. Un autre mec super austère qui me laisse à peine un message pour mon oncle... Enfin bref...je crois que je serai content tout de même quand je regagnerai mes pénates.
- Oui je te comprends. Granville c'est sympa...même si j'imagine aisément qu'au bout d'un moment ça doit pas être évident... Elle se marre à nouveau. Alors dis-moi, pour changer de sujet, tu sais j'ai vachement pensé au scénario que tu écris en ce moment... Pourquoi « *L'Eclaboussure* » ?
- C'est parce que le personnage principal, qui devient amnésique, est retrouvé inconscient. Sans papier sans rien. Il semble avoir été agressé. Il

est blessé à la tête...et il a du sang sur ses vêtements. Et après que les enquêteurs ont examiné ses affaires, ils découvrent que parmi les tâches de sang il y a comme une giclure...une éclaboussure de peinture rouge. Ils se demandent alors ce que cette peinture vient faire sur une scène d'agression...

- Ah la vache...c'est intrigant... Je serai curieuse de savoir la fin...
- Ben si tout va bien tu verras peut être le film... Enfin j'espère !
- Dans tous les cas je te le souhaite... Elle leva son verre et porta un toast : « A ton film ! » Et puis elle rajouta : « Tu m'invites à la première si ça marche, hein ? ».

Nous avons fait un déjeuner des plus agréables. Avons parlé de tout et de rien entre de franches rigolades... Alix avait beaucoup d'humour. J'aimais ça chez les femmes... Elle me confia qu'elle avait mis fin à sa relation avec son homme marié, qu'elle était à présent de nouveau sur le marché des célibataires. Je n'osai y voir une allusion à une proposition éventuelle. Je dois tout de même avouer que cela ne m'aurait peut-être pas déplu. Alix était une jolie femme. Hélas j'étais bien incapable de projeter une relation différente de celle qui s'était installée entre nous. J'attendais, je ne sais quoi...revenir de cet isolement où je m'étais enfermé peu à peu ?

Après le déjeuner nous marchâmes bras dessus bras dessous comme un vieux couple complice. Elle devait repasser par son hôtel. Je la raccompagnai jusque devant l'entrée.

- Qu'est-ce que tu fais demain ?, me dit-elle en me lâchant le bras.
- Rien de spécial...j'ai rien prévu...
- Tu connais le Mont-Saint-Michel ?
- Oui... Enfin j'y suis jamais allé si c'est ce que tu me demandes...
- Je te prends demain à 10h30 et on passe la journée là-bas ok?
- Pourquoi pas... Oui, c'est une bonne idée...
- Ça va te changer les idées...et moi me faire prendre l'air, fit elle avant d'éclater de rire !

Nous nous embrassâmes et nous nous quittâmes ainsi. Lorsque je rentrai à l'appartement Simone était allongée sur ma tablette. Elle ouvrit les yeux après quelques secondes pour me regarder, bailla très largement, se fit un brin de toilette sur le bout de ses pattes. Mon manuscrit était resté au chaud !

Ce fut donc à 10h30 tapante que je me tenais devant la porte de mon immeuble. Quelques minutes plus tard Alix se pointa toute souriante comme j'en avais l'habitude à présent.

- La forme Monsieur Tom... ? gloussa-t-elle
- Impeccable, je lui répondis
- Alors c'est parti !

Après quelques kilomètres nous arrivâmes en vue du Mont. Je dois dire que de la route c'était gigantesque comme spectacle. Impressionnant que de voir ce gros rocher au milieu de nulle part ! La deuxième surprise, elle, bien moins réjouissante...était le monde qui fourmillait sur l'abbaye. Même la mère Poularde aurait renvoyé tous ces touristes se faire cuire un œuf. Il était à peine possible de prendre une photo sans risquer de se faire passer dessus par le rouleau compresseur touristique. Les gens marchaient les yeux au ciel...sans regarder finalement ce qui se passait à leurs pieds ! C'était, je dois bien le dire, assez éreintant de piétiner ainsi jusqu'au au sommet de la forteresse médiévale. Parfois Alix marchait devant moi, parfois derrière...à d'autres moments, nous nous perdions de vue... Les restaurants et autres échoppes étaient tous pleins à craquer. Ce fut pour moi une véritable épreuve de force. Lorsque les pics d'angoisse montaient du fond de mes tripes je me voyais m'écrouler par terre au milieu de cette marée humaine. Alors je m'isolais dans un coin déserté de la foule, respirais à pleins poumons le vent du large et repartais sans laisser paraître la moindre inquiétude. La beauté du site n'était fort heureusement pas à remettre en cause. Ici, il était clair que l'histoire avait gravé ces pierres ! Toujours est-il que pour moi, cela avait été synonyme d'une grosse fatigue. Alix, elle, semblait ravi. Elle me accompagna jusque sur le port de Granville en m'avouant avoir passé une excellente journée et me fit lui promettre de l'appeler très prochainement. Après quoi je m'affalai lamentablement dans le gros fauteuil en cuir du salon que Simone avait eu la délicatesse de laisser inoccupé. Je fus pris d'un mal de tête et m'assoupis un long moment.

Voilà maintenant plus de trois semaines que je résistais dans le refuge des vikings commençant quelque peu à me lasser de la Normandie. Heureusement aujourd'hui nous étions jeudi et c'était le jour de Brigitte. Je dis « heureusement » car Brigitte ce jour-là allait me donner la délivrance ! En effet, j'avais remarqué qu'elle était chargée, en plus du ménage, de récupérer le courrier de Maurice en son absence. Et justement il se trouvait que Maurice m'avait écrit une lettre.

Cher Tom,

J'espère que tu ne t'es pas trop impatienté pour avoir de mes nouvelles. Cela a été un peu compliqué ici, je t'expliquerai. Simone ne t'a pas trop ennuyé j'espère ? C'est qu'elle a son caractère... Je pense arriver le weekend prochain. Samedi ou dimanche, je ne sais pas encore mais je te téléphonerai au cours de mon escale à Paris.

Je t'embrasse

Maurice.

Une courte lettre à l'écriture très soignée sans faute d'orthographe. Quoi qu'il en soit je poussai un grand soupir de soulagement qui surprit Brigitte. : « Pas de mauvaise nouvelle au moins ? ». Je la rassurai avec un grand sourire et me jetai sur ma tablette pour chercher un billet retour en direction de Paris à partir du lundi c'est-à-dire le plus rapidement possible... Bref, j'étais heureux de revoir mon oncle ! J'ai, ce jour-là, travaillé comme un forcené sur mon script. J'avais écrit la scène du climax et j'arrivais pratiquement à la fin de mon histoire. D'ici le weekend je m'étais fixé de terminer mon scénario afin de me mettre en quête de producteurs, réalisateurs et autres, pour que cette histoire se tourne. Simone vint se poser à côté de moi comme si elle avait senti que j'étais proche du départ. Je m'étais attaché à cet animal et tout en y pensant je la caressais tendrement avant qu'elle ne se couche sur le dos, pattes écartées. Ayant bien compris son petit jeu, j'envoyai mes mains sur son ventre soyeux pour qu'elle puisse, avec ses deux pattes arrières faire une séance de punching-ball avec mon bras... Puis elle se redressa d'un bond, tira ses oreilles en arrière et partit à tout berzingue dans le bureau avec un dérapage bien contrôlé sur le parquet, au virage de l'entrée.

Maurice arriva le samedi en fin d'après-midi. Il m'embarqua directement dans un restaurant que je ne connaissais pas et où l'on se délectait de mets délicieux. Il me raconta son périple. Ce fut à ce moment-là que j'appris, avec soulagement, qu'il avait essayé de me joindre au téléphone cette fameuse nuit à 2 heures, m'expliquant qu'il n'avait pas du tout pris en compte le décalage horaire. Il avait une certaine tristesse dans la voix en me disant qu'il ne reverrait certainement jamais son ami d'enfance. Sa curiosité pour mes écrits me fit plaisir. Je lui racontai, en résumant, cette histoire d'amnésique. Il m'encouragea vivement à tout mettre en œuvre pour porter le scénario à l'écran. J'aimais l'enthousiasme qui se dégageait encore chez ce vieil homme. Je n'étais pas loin de penser que l'intérêt qu'il portait aux arts n'y était pas totalement étranger. Lui aussi me fit faire la promesse de lui donner de mes nouvelles régulièrement. Après quoi, je grimpai dans mon train et regagnai paisiblement la capitale.

VII

Quatre ans plus tard...

Je me réveillai doucement bercé par le bruit du chemin de fer. Je regardai ma montre, il me restait encore une heure de voyage. Je pliai mon gilet que j'avais mis en boule et collé à la fenêtre avant d'y apposer ma tête. Habituellement je n'arrivais jamais à dormir complètement dans un train. Cette fois, j'étais tombé comme une masse. Le roulis et la cadence du train m'avaient amolli gentiment. Mon film était resté à l'état de projet pour diverses raisons...telles que le producteur qui ne voulait pas travailler avec tel réalisateur...tel réalisateur qui ne voulait pas travailler avec tel acteur...j'en passe et des meilleures... Et puis nous étions en France ! Et en France j'avais appris rapidement qu'un réalisateur (en général) écrivait lui-même ses propres scénarii... Ça ne fonctionnait pas comme aux Etats-Unis, où, scénaristes et réalisateurs étaient deux métiers bien distincts. C'est, du reste, avec ce raisonnement, que *Autant en emporte le vent* avait vu défiler une armée de scénaristes. Un qui commençait l'histoire, un autre qui l'étoffait, pour finalement qu'un dernier l'achève...etc. Evidemment, il y aurait beaucoup à dire sur ce système, cependant, il avait l'avantage de faire travailler tout le monde ! J'avais donc entrepris, quelques mois auparavant, de remanier mon scénario dans un format de grande nouvelle. Elle était désormais, éditée et publiée. J'avais même gagné un peu d'argent après sa parution. Les semaines qui avaient suivi avaient été ponctuées de coups de téléphone de producteurs qui me demandaient si j'étais intéressé pour céder mes droits en vue d'adaptations pour le cinéma ! Je trouvais que la situation ne manquait pas de drôlerie. J'avais rendu visite à Maurice au cours de cette période. C'était la dernière fois que je le voyais vivant... Je ne saurai jamais qui était Monsieur Delorme. Ce que je j'avais appris, en revanche, c'était que mon oncle m'avait légué son appartement, avec tout le mobilier...et que l'heure de trajet qu'il me restait pour rejoindre Granville était l'heure la plus longue que je n'avais jamais eue à passer durant toute ma vie.

Agathe avait ouvert un magasin d'Antiquité. Je me souviens que j'étais passé devant, le soir de son inauguration, sans la voir. Il y avait une vingtaine de personnes qui piétinait sur le trottoir, sourire aux lèvres et coupe de champagne à la main. Sa boutique se trouvait à une centaine de mètres de l'immeuble où j'habitais. Ce ne fut que le lendemain que j'avais vu cette femme superbe. Une longue tresse noire descendait jusqu'au milieu de son dos. Une femme mince, perchée sur des talons. Elle portait un jeans bien coupé et un chemisier blanc légèrement transparent laissait deviner le raffinement de ses

dessous. Je la trouvais superbe, racée... Elle balayait son pas de porte quand je passai tout près d'elle. Elle ne me remarqua pas. Je poursuivis, comme prévu, en direction de mon libraire, pour y acheter mon quotidien. J'achetai aussi une revue littéraire. Je m'installai ensuite à la terrasse du bar où j'avais coutume de boire mon café, en décortiquant les nouvelles.

Ce ne fut que sur le chemin du retour que je pus réellement contempler la beauté d'Agathe. J'avais bien imaginé comment l'aborder, lui parler... Alors sans réfléchir, je rentrai dans son magasin après avoir stoppé quelques minutes face à la devanture. Le plus naturellement possible je me lançai, le cœur battant la chamade. Agathe discutait avec une personne âgée. Elle me salua. Je la regardai une fraction de seconde. Une fossette sur la joue droite, des yeux foncés, intelligents avec une vraie profondeur. Sa dentition parfaite éclairait son sourire malicieux. Agathe s'approcha de moi. Je pouvais à présent sentir son parfum. Je regardais, touchais, soulevais des objets avec curiosité et fuyant son regard, elle finit par me demander.

- Je peux vous aider ?
- Je vous remercie, je regarde...
- Très bien. N'hésitez pas, si vous avez besoin du moindre renseignement...
- Merci..., que je lui répons, tandis que mon cœur venait subitement de passer à Mac2, prenant un jet supplémentaire digne d'un pilote de chasse.

J'écoutais sans trop d'intérêt la conversation qu'elle entretenait avec la personne âgée. En fait, il n'y avait que la vieille qui parlait. Je m'impatiençais... la mémé va-t-elle finir par sortir... ? Elle racontait qu'elle avait fait une biopsie, la veille... Rien à faire... Elle enchaîna en expliquant que son mari était à l'hôpital. Problème cardiaque... Oh, la joyeuse conversation... Moi aussi j'avais un problème de cœur ! N'y tenant plus je quittai le magasin en saluant les deux femmes sans oublier de dire à Agathe : « A bientôt ! ». Cette femme me plaisait et j'étais bien décidé à faire sa connaissance quoi qu'il en coûte et d'une façon beaucoup plus intime. Je n'avais pas cessé de penser à Agathe ce soir-là. Au point que j'avais décidé de me mettre au travail assez tard pour me changer les idées.

Une commande. La biographie d'un pilote d'avion pendant la deuxième guerre mondiale. Je passais deux ou trois heures par semaine chez le vieil homme qui me confiait, en vrac, ses souvenirs de l'époque. J'appréciais ce boulot. D'une part, j'apprenais et d'autre part, je contribuais à entretenir la mémoire de l'Histoire. Je laissais Louis, mon pilote d'avion, se livrer sur mon dictaphone. J'arrivais en général vers 16 ou 17 heures. Louis faisait toujours une sieste

après son déjeuner. Il avait encore sa femme, plus jeune d'une dizaine d'années. On sentait qu'elle avait passé sa vie à aimer le vieil homme qu'il était devenu. J'avais compris rapidement l'astuce de Louis à me faire venir tard dans l'après-midi. Ainsi, éducation oblige, il me proposait le petit apéritif avant mon départ en début de soirée. Cela était devenu un rituel entre nous. Les toubibs ainsi que sa femme lui ayant défendu l'alcool, il dérogeait de cette manière l'interdit. Je le regardais boire son whisky quinze ans d'âge comme un enfant se délectait d'une glace. Louis avait rejoint les Forces Françaises Libres en Angleterre dans l'année 1940. Donc très tôt au début du conflit, il avait laissé derrière lui femme et enfant. Il avait été incorporé à l'été 1941 à la très célèbre et redoutable Royal Air Force et en sortirait au grade de Lieutenant-colonel... Après avoir consigné quelques pages de notes, j'éteignis l'enregistreur et m'endormis paisiblement.

Le lendemain, comme d'habitude, sitôt la prise consciencieuse de mes médocs, je me préparais à sortir assouvir mon petit train-train. Je dois bien avouer tout de même que ce matin-là j'avais spécialement soigné mon apparence vestimentaire, bien décidé à échanger mes premiers mots avec Agathe. A mon grand désespoir la vieille était encore là. Assise sur un fauteuil style Louis XV, à tenir toujours le crachoir. : « Bon sang, c'est pas possible, me dis-je, les vieux n'ont vraiment rien à foutre ! ». Ma deuxième tentative se solda encore par un échec. Il me faudrait certainement réessayer de passer chez Agathe à des heures différentes en espérant que la mémé ne prenait pas racine toute la journée. En attendant nous avons, Alix et moi, décidé de déjeuner ensemble. Nous nous étions revus à trois ou quatre occasions depuis mon retour de Granville et c'était toujours un plaisir. Pour l'heure, le choix s'était porté sur un restaurant Thaï, boulevard des Capucines, qui venait d'ouvrir et qui avait très bonne réputation. Alix se pointa légèrement en retard mais toujours aussi élégante. Cette femme avait le don de me mettre de bonne humeur. Toujours souriante, elle vivait à deux cents à l'heure. Elle dégageait une énergie positive, j'aimais ça ! Elle me détendait.

- Alors quoi de neuf mon p'tit Tom ?, me balança-t-elle à peine assise...
- Tout va bien...grande forme, et toi ?
- Génial. J'ai rencontré quelqu'un... Je crois que je suis amoureuse...
- C'est vrai ? lui répondis-je... C'est une putain de bonne nouvelle. Tu l'as rencontré où ?
- A un diner chez des amis... Il est dans l'informatique... Je craque complètement !!
- Je suis super content pour toi Alix. Tiens, levons nos verres et trinquons à cette rencontre....

La réputation de ce restaurant ne s'était pas démentie... C'était excellent ! J'imaginai même, durant une minute, pouvoir emmener Agathe...et puis Alix me sortit de mes songes.

- Je fête mon anniversaire le 18, ça tombe un samedi. Tu serais libre ? j'aimerais bien que tu viennes...
- Oui bien sûr... Je me libérerai s'il le faut ... Je vais pas rater ça tout de même, que je lui dis, même si au fond de moi je sentais encore un stress en perspective...

Nous nous sommes quittés joyeusement. J'ai raccompagné Alix au métro et j'ai marché tranquillement sur le boulevard des Capucines.

Il me fallait tout de même mettre un bon coup de collier à la biographie de Louis. L'homme n'était pas tout jeune et son désir était d'offrir sa bio à ses enfants et petits-enfants pour les fêtes de fin d'année. Il me restait six mois pour terminer le projet. Ensuite, le temps nécessaire pour imprimer l'ouvrage. Louis éditait à compte d'auteur. En revoyant le vieil homme, je ne pouvais m'empêcher d'avoir une pensée pour Maurice. Je me souviens encore du moment où le notaire m'avait donné cette lettre cachetée dans son testament. Elle était datée de quelques jours seulement avant qu'il ne disparaisse.

Mon cher Tom,

Il y a 4536 façons de rédiger un testament. Pour ma part je n'ai choisi qu'une option. Je ne t'ai jamais remercié d'être venu me rendre visite. Cela a été d'un grand réconfort. Je n'étais pratiquement plus allé dîner au restaurant en compagnie après la mort de mon épouse. Tu m'as même donné sans le savoir le tonus nécessaire pour partir voir mon ami une dernière fois dans les îles... Je crois que je n'aurais jamais eu cette énergie sans ta venue. Je n'ai pas eu d'enfant, je te l'ai dit. Tu es le dernier de la lignée de mon frère, ton père ayant disparu depuis quelques années maintenant. J'ai décidé de te léguer...etc...etc.

L'émotion me prit à la gorge...et mes yeux s'humidifièrent instantanément. Je me remis au travail. Demain c'était le jour des confidences avec Louis. Ce fut son épouse qui m'ouvrit la porte. Une petite mamie au sourire figé. Toujours en blouse à motif. Elle avait un visage comme ceux que l'on voit chez ses femmes inuites. Très mat...très creusé et cependant, un air éternel d'enfant émerveillé. Ce petit bout de femme avait une vitalité débordante.

- Louis... Réveille-toi... C'est Tom...l'écrivain !

J'avais toujours du mal à me mettre dans la peau d'un « écrivain » comme elle disait. C'est vrai qu'après la publication de ma nouvelle et son petit succès,

j'étais arrivé à me faire une petite réputation parmi la grande liste des écrivains... Et cependant toujours aussi mal à l'aise lorsque l'on mettait un nom à ma passion. Louis s'était assoupi dans son fauteuil de velours usé et dès que je pénétrai dans le salon, il se redressa énergiquement et son large sourire m'accueillit tendrement.

- Alors Louis...bien dormi ?, que je lui fis.
- Oh... somnolé tout au plus. Enfin bref...

La petite bonne femme en blouse imprimée me proposa, comme d'habitude, un café. Je l'acceptais toujours par politesse et le buvais souvent du bout des lèvres. Je le trouvais âpre. Je sortis ensuite mon enregistreur et connectai le secteur pour être sûr de ne rien perdre. La mésaventure s'était déjà produite ...panne de pile et tout un pan de l'histoire de Louis était passé à la trappe.

- Alors...on y va ? Nous étions restés à quelques jours du débarquement.
- Oui...oui...voilà... Je me souviens de la météo... C'était épouvantable depuis plusieurs jours. Plusieurs raids aériens avaient été un échec. Je n'y avais pas participé mais tous les gars du 615 Escadron savaient que Caen avait pratiquement été rasé. La commune de Saint-Lô aussi, je crois. Oui, la météo était vraiment épouvantable, enfin bref ! Non...ce qui avait été dur, c'est que moi, j'avais fait ma formation sur le Spitfire et quelques jours avant une mission de couverture sur un secteur du littoral, on m'avait demandé de prendre un Hawker Hurricane... La curiosité m'avait bien poussé à jeter un œil sur ce zingue, mais bon, j'en avais jamais piloté. Enfin Bref. Pendant trois jours, me voilà en stage d'adaptation, comme on disait, sur le fameux Hurricane. J'étais pas très rassuré, faut bien le dire. J'avais plus de deux cent heures de vol sur le Spitfire et aucune sur ce modèle. Enfin Bref... Heureusement que l'ambiance était superbe au squadron. Même les plus jeunes pilotes, qui avaient pourtant de belles victoires à leurs actifs, restaient modestes. Les aviateurs anglais nous respectaient beaucoup. N'empêche que le jour où j'avais dû décoller, j'étais pas très fier, c'était loin d'être parfait ... Enfin, je réussis à lever l'appareil et une fois en l'air les automatismes avaient repris le dessus ! Arrivé aux abords des côtes normandes, c'était un vrai déluge de feu. Les balles traçantes tourbillonnaient autour des carlingues volantes comme des feux follets dans un mixeur... C'était terrible. Un moment j'ai vu que l'aiguille de mon compteur d'huile descendait en flèche. J'avais été touché. J'ai immédiatement fait demi-tour pour essayer de rentrer l'avion au bercail... J'ai commencé à perdre de l'altitude vitesse grand V. J'avais la trouille de ma vie. Je savais que je n'arriverais pas jusqu'à la base... Finalement, j'ai amerri tant bien que mal. Ça a été un choc

épouvantable, d'une violence incroyable. On avait beau vivre avec la mort au ventre à cette époque, j'ai quand même bien cru que c'était la fin pour moi. J'avais une trouille indescriptible. La clavicule cassée, j'ai passé deux jours entiers dans la flotte avant de rejoindre les côtes britanniques... Ça a été ma dernière mission.

Je l'avais écouté sans l'interrompre ; Il n'aimait pas cela. J'avais aussi remarqué que, lorsque j'étais obligé de lui couper la parole, pour des raisons de chronologie, Louis avait beaucoup de mal à retrouver le fil de son récit. En prenant notre petit whisky traditionnel, qui sonnait la fin de la séance, je regardai Louis et éprouvai une véritable admiration... C'était un sentiment que j'avais presque oublié. Je me disais qu'il avait eu une existence hors norme. Ce vieil homme, qui était là, engoncé dans son fauteuil, se délectant de ce verre d'alcool, était tout de même un sacré bonhomme. Sur le chemin qui me ramenait à la maison, je m'arrêtai pour emporter une pizza quatre fromages. Je me fis couler un bain et ouvris une bouteille de saint-émilion. J'ouvris la fenêtre du bureau par la même occasion. Malgré la fraîcheur du soir, la pièce avait besoin d'être aérée. Après quoi je mis mon plateau repas sur la table de dessert et réécoutai en boucle l'enregistrement de Louis tandis que je consignais les notes dans mon ordinateur. Une « chauvesouris » s'était introduite par la fenêtre. Elle tournoyait sur les murs du bureau. Je levai les yeux et n'y prêtai pas plus d'attention. Entre deux bouchées de Pizza et de gorgées de vin, j'avançai efficacement sur la biographie de Louis. Le papillon de nuit, sous l'abat-jour du plafonnier, se posa dangereusement sur l'ampoule brûlante. Alors, il s'embrasa avant de descendre comme une feuille morte pour se déposer délicatement sur le tapis du bureau. Il était temps pour moi de tout éteindre et d'aller m'étendre dans les draps frais de mon lit douillet. Je m'endormis sur des pensées existentialistes... Mon sommeil devenait plus paisible depuis quelque temps. J'y voyais comme une amélioration aux maux habituels qui violaient régulièrement mon existence.

Le lendemain la boutique d'Agathe était fermée. Je commençais à me faire à l'idée que l'attirance que j'éprouvais pour elle resterait enfouie dans une frustration qui me tiendrait au ventre. Du moins pour un certain temps. Et puis voilà que sur le boulevard, mon journal dans la main, je croise Agathe. Sa break remplie jusqu'à la boîte à gant, était garée devant son magasin. Elle venait de chiner et s'apprêtait à décharger le véhicule. C'était une opportunité rêvée.

- Bonjour, lui fis-je. Je suis venu dans votre boutique la semaine dernière...
- Oui, me répondit-elle, les bras chargés d'un gros lustre à papillote en cristal, je me souviens, vous allez bien ?

Elle se souvient... J'ai bien entendu : « Je me souviens ». Cette femme ne m'avait vu que quelques minutes et elle se souvenait de moi. J'y voyais un encouragement à faire un premier pas.

- Oui je vais très bien merci... Attendez, je vais vous aider...
- C'est gentil, ne vous dérangez pas pour moi, j'ai l'habitude...
- Vous ne me dérangez pas, je n'ai absolument rien à faire. Et ça me fait plaisir de vous rendre service. J'attrapai un carton dans le coffre du break dans la foulée. Nous irons plus vite à deux, lui dis-je, sur un ton décidé.
- Alors c'est pas de refus.

Pendant la demi-heure qu'avait duré le déchargement du véhicule, nous n'avions pratiquement pas échangé un mot. Si ce n'était moi qui lui demandais régulièrement « je le dépose où, ça ? ». Et puis une fois terminé, Agathe me demanda de garder la boutique le temps de garer le véhicule à une place autorisée. Quand elle revint, elle me remercia et me proposa de prendre un thé. Agathe ne buvait jamais de café... Bien évidemment je n'allais pas refuser.

- Comment vous appelez-vous, demanda-t-elle.
- Tom... Et vous ?
- Moi c'est Agathe... Elle tendit sa main. Je la pris dans la mienne. Enchanté, Tom.

Nous nous installâmes sur une terrasse. Le ciel était couvert et la froideur figeait nos visages. Agathe n'était pas du genre frileuse et pour ma part c'était la seule façon de me donner une contenance en pouvant fumer à loisir une cigarette bien méritée après l'effort. Pour tout avouer, Agathe m'impressionnait vraiment !

- Vous fumez beaucoup ?, me demande Agathe.
- Ca dépend, que je lui répons, sur un ton détaché. Certainement un peu plus que la normale lorsque je suis en compagnie.
- Et que faites-vous dans la vie Tom ?
- Et bien j'écris...
- Ah et...vous arrivez à en vivre ?
- Disons que j'en vis... plus ou moins bien...
- Et qu'écrivez-vous... ?
- Pour le moment je travaille sur la biographie d'un pilote pendant la dernière guerre. C'est une commande et j'essaie, quand il me reste un peu de temps, de finir l'écriture d'un roman.
- C'est passionnant. Moi j'adore lire. Ça tombe très bien, me fit-elle, parce que les journées sont parfois longues à attendre le client dans le

magasin. Elle se mit à sourire... Elle était radieuse. Mais vous avez déjà été publié ?, me demande-t-elle.

- Oui, une nouvelle. J'ai aussi des propositions pour revendre les droits en vue d'une adaptation au cinéma..., que je lui répons.

Après un petit silence, je décide, je ne sais par quelle folie, de passer à l'offensive. Enfin savoir quelle est cette vieille bonne femme qui m'empêche de passer du temps avec Agathe.

- J'ai eu l'occasion en passant quelques fois devant chez vous de remarquer que vous aviez la visite d'une vieille dame... Elle semble vraiment apprécier votre compagnie...

Elle sourit

- Oui c'est madame Fouanard ! J'ai vidé son grenier et lui ai racheté quelques pièces très intéressantes. Elle est seule, son mari est à l'hôpital, alors elle vient passer quelques longs moments. Je lui offre un thé et la laisse parler. Ça lui fait du bien même si pour moi c'est quelque fois assez « barbant ». Agathe ricana. Ça fait partie du métier de commerçant... Enfin, moi je le vois comme ça !

A peine avait-elle avalé son thé qu'Agathe s'excusa de devoir me laisser aussi rapidement. Sa journée était loin d'être finie même si aujourd'hui c'était son jour de fermeture. Je l'informai que je passerais dans quelques jours à la boutique. J'étais à la recherche d'un cadeau. Ça tombait plutôt bien puisque j'étais invité à l'anniversaire d'Alix et que je ne comptais pas arriver les mains vides. Je serrai pour la deuxième fois la main d'Agathe et cette sensation me troubla agréablement.

Deux jours plus tard, j'étais dans le magasin. La mémé n'était pas là. Tant mieux, me dis-je, avec égoïsme. Agathe était vêtue d'un petit pull en cachemire col en V noir, d'une jupe turquoise coupée au-dessus des genoux. Ses jambes étaient gainées d'un voile noire transparent. Et une jolie paire d'escarpins à talons finissait cette splendide silhouette. Elle était magnifique. Je me concentrai néanmoins sur l'objet que j'offrirais à Alix à l'occasion de son anniversaire. Ce fut à ce moment-là que je m'aperçus que je ne connaissais pas vraiment Alix. Que savais-je en fait sur la délicieuse jeune femme au sourire constant et à l'humeur joviale ? Pas grand-chose... Après m'avoir laissé un petit moment face à tous ces petits trésors anciens, Agathe vint à mon secours : « Est-ce que je peux vous aider » me demanda-t-elle ? Je lui expliquai mon embarras et Agathe se mit à me conseiller pour m'orienter vers quelques idées. Je savais qu'Alix était très coquette et je

l'avais toujours vue impeccablement maquillée. Mon attention se focalisa quelques instants sur un petit poudrier en nacre. Agathe approuva mon choix m'expliquant que c'était un poudrier du XVIIIème. Je l'ouvris délicatement et découvris le petit miroir impeccablement bien conservé. Alors que je reluquais l'objet sous toutes les coutures, Agathe me demanda :

- Savez-vous, Tom, d'où vient l'expression : « Découvrir le pot aux roses ? »
- Non, lui répondis-je avec curiosité.
- Eh bien en fait cela remonte au XVIIIème siècle. Selon l'explication la plus vraisemblable, les hommes découvrant les poudriers de ces femmes fardées - ce qui expliquait le joli teint qu'elles arboraient - considéraient alors ce subterfuge comme une tromperie, une cachotterie. Le pot aux roses était découvert !
- Ah...c'est très intéressant. Et vous Agathe, avez-vous un pot aux roses à découvrir ?, que je rajoutai insidieusement.
- Oh non...moi je n'ai rien à cacher, qu'elle me répondit en souriant. En tout cas, c'est un très bel objet. Et je vous fais même un prix si vous le prenez.

La commerçante avait repris le dessus. Je remarquai discrètement qu'Agathe ne portait pas d'alliance. Je n'avais pas relevé ce détail lors de notre premier échange à la terrasse du café. Cela me mit d'une humeur joyeuse. Je me laissai alors convaincre. J'achetai le petit poudrier en nacre et demandai un paquet cadeau. Lorsque je ressortis de la boutique je croisai madame Fouanard. Je ne pus m'empêcher de sourire intérieurement. Il me semblait que j'avais su, plus ou moins, dévoiler mes intentions à Agathe et j'en étais soulagé. Même si rien n'était fait, je sentais qu'elle n'était pas indifférente au charme que je déployais pour la séduire.

Alix m'avait tout expliqué par téléphone et j'avais pris des notes sur un papier volant avant de jeter un dernier œil sur une application GPS. Après quoi, j'embarquai dans mon sac en bandoulière le poudrier dans son papier cadeau ainsi qu'un exemplaire de : « *l'Eclaboussure* ». Depuis le temps qu'Alix me le réclamait... J'avais pris soin de le lui dédicacer sur la page de garde. J'enfourchai mon scooter et envoyai les gaz en direction de St Cloud. Après quelques détours, j'arrivai enfin à destination. Situé dans un quartier résidentiel, on ne pouvait pas se tromper d'endroit. Alors que je sonnai à l'interphone, j'entendis, planté devant le portail, la cacophonie ambiante qui semblait régner dans le jardin de la demeure. La porte s'ouvrit enfin. Je découvris alors, mon casque sous le bras, une cinquantaine de convives qui parsemait le petit parc au gazon bien entretenu. L'endroit était bien arboré et des pierres plates indiquaient le

chemin à emprunter pour accéder à la splendide maison aux trois étages. Je remarquai aussi une remise ouverte sur l'extérieur où se dressait une grande table recouverte d'une nappe blanche. Des serveurs et serveuses se tenaient debout, bien droits, en tenue stricte, qui assuraient le service. Alix avait fait les choses en grand. Je l'aperçus enfin dans cette cohue et m'approchai d'elle. Lorsqu'elle me vit à son tour, elle m'accueillit comme une star hollywoodienne. J'en étais presque gêné mais je connaissais la fille exubérante qu'elle était... C'était tout à fait raccord à son comportement.

- Tom...tu es là ! C'est super ! Oh c'est génial que tu aies pu venir... Elle m'agrippa le bras. Viens que je te présente mon petit ami... Tu vas voir il est super cool.

Nous nous plantâmes devant un type d'une quarantaine d'années. Un grand brun aux tempes grisonnantes et aux yeux bleus très clairs. Très élégant. Il était plutôt bel homme.

- Tom, me fit-elle, je te présente Simon, mon copain.
- Enchanté, répondis-je poliment.
- Tom et moi, nous nous sommes rencontrés à Granville, confia Alix à son prince charmant. En m'adressant un sourire complice, elle poursuivit : C'était pas banal comme rencontre... Tu te souviens ?, me dit-elle en éclatant de rire. Parfois, quand j'y repense, j'ai honte... Finalement, j'ai bien fait...non ? Mais Tiens, donne-moi tes affaires, je vais te débarrasser...

Je lui tendis mon casque et sortis de mon sac cigarettes, téléphone portable ainsi que le petit paquet et la nouvelle. Alix sauta de joie comme une sale gamine à la vue du livre.

- Ah, quand même, je vais enfin savoir comment se termine cette histoire !

Elle fut très touchée par la petite dédicace... Elle regarda ensuite le paquet cadeau avec interrogation :

- Qu'est-ce que c'est ?, me demanda-t-elle.
- Ouvre !, lui dis-je.

Après s'être débarrassé de l'emballage, elle découvrit « le pot aux roses ».

- Ouaouh ! C'est magnifique !!
- C'est un poudrier du XVIIIème, que je lui fis. Peut-être a-t-il appartenu à une grande marquise, rajoutai-je en rigolant.

- Et pourquoi pas à la reine elle-même, enchérit Alix... Quoi qu'il en soit, il est magnifique Tom... Je suis très touchée.

Elle m'embrassa avec force et tendresse avant d'emporter mes affaires. Elle me suggéra d'aller me faire servir un verre au buffet. Je m'exécutai dans la foulée. Je ne revis pratiquement pas Alix de la soirée. Je fis bien connaissance avec deux ou trois personnes intéressantes mais la majorité de cette fiesta se déroula, en ce qui me concerne, dans une profonde solitude. Je préférais, en général, rester observateur dans ce genre de situation. J'avais pris désormais l'habitude d'exister dans les décors sans faire partie de l'action. C'était aussi un alibi pour dissimuler la vraie timidité que je trimbalais depuis des années déjà. Soudain, des gouttelettes se sont mises à tomber finement...suivies rapidement par de plus grosses et plus lourdes jusqu'à ce qu'un violent orage déchire la nuit par des flashes assourdissants. Comme si l'instant devait être photographié pour la postérité. Quoi qu'il en soit la panique qui s'en suivit n'était pas pour me déplaire. D'autant plus que tout le monde gérait ce coup du sort comme un ballet anarchique. Cela courait dans tous les sens. Les femmes se couvraient la tête avec les assiettes en carton avant de regagner la maison. Les plus assoiffés et courageux s'abritaient sous la remise à proximité du buffet. Après tout autant continuer à boire tant que la vodka reste sèche ! Je me suis éclipsé après l'orage. Craignant de prendre la route sous des trombes d'eau avec mon « deux roues », l'excuse était toute trouvée. Je remerciai Alix et Simon pour cette délicieuse soirée et regagnai prudemment mon domicile.

Ma vie s'écoulait ainsi, au rythme de journées agréables. J'éprouvais de moins en moins ces petites angoisses. J'avais appris, parfois maladroitement encore, à les maîtriser complètement mais je sentais que j'y remédiais de mieux en mieux. Je terminai la biographie de Louis. Ne me restait plus qu'à écrire le quatrième de couverture. Nous avons décidé, Louis et moi, d'y mettre une photo de lui en uniforme militaire. L'exercice du résumé sur le bonhomme était cependant plus ardu que je n'avais pu l'imaginer. Comment faire une bonne syntaxe accrocheuse d'une telle aventure ?

Depuis un mois maintenant, je prenais le thé avec Agathe dans sa boutique. J'arrivais aux premières heures de l'ouverture du magasin, avant madame Fouanard qui, se sentant devenir l'intruse, finissait par passer en coup de vent jusqu'à plus du tout. Je tutoyais Agathe et nos rapports se fortifiaient de jour en jour. Je n'étais pas loin de penser que cette relation aidait efficacement ma convalescence. J'apprenais tout doucement à me réapproprier ma vie. Agathe elle-même se confiait plus facilement, me

relatant même sa dernière histoire d'amour. C'était au moment où elle possédait une autre boutique, dans un arrondissement du nord de Paris. Un homme avait souhaité se débarrasser d'une comtoise d'époque. Une très belle acquisition pour Agathe, selon ses dires, et à un prix très intéressant. Ce type donc, qui ne lui plaisait absolument pas physiquement, avait décidé, tout comme moi, de venir papoter régulièrement avec l'antiquaire. Le mec se montrait très patient puisque ses visites avaient duré plus d'un an sans qu'il ne se passe rien entre eux. Agathe me confia, qu'un jour, elle s'était mise à regarder ses mains. A se focaliser sur ses mains... Elle les trouvait très belles... Elle en arrivait même à fantasmer étrangement. Ils avaient fini par devenir amants et son histoire avait duré deux ans... Elle venait à peine de s'en séparer. Moi, j'avais beaucoup de mal, il faut bien l'avouer, à comprendre ce processus... Comment des mains, à elles seules, pouvaient faire basculer les choses à ce point ? Je n'y réfléchis pas plus que ça. Je rangeai cela sur le compte du « mystère féminin ». Après tout quelle importance ? Je savais à présent qu'Agathe était célibataire et c'était bien la seule chose qui m'intéressait par-dessus tout.

Nous étions à quelques semaines de Noël. La biographie était terminée et je passais donc régulièrement chez Louis pour lui en faire la lecture et éventuellement corriger quelques mots ou phrases qui ne rentreraient pas en communion avec le pilote. Je dois dire qu'il n'y eut pratiquement pas de chamboulement. Louis était très content de mon travail. Il conviait même son épouse aux séances de lecture alors que durant tout le temps de ses confidences elle devait en général quitter la pièce. Après l'approbation du bonhomme, j'avais donc confié le récit à l'imprimeur. Le livre serait prêt dans deux semaines. J'étais satisfait du boulot accompli et dans les temps de surcroît. Je pouvais dorénavant me consacrer à la suite du roman que j'écrivais ponctuellement.

Agathe me proposa de venir l'aider sur un déballage rue George pour le dimanche qui suivait. C'était la période de l'année où tous les antiquaires se retrouvaient. La perspective de passer une journée entière avec elle ne me fit pas hésiter une seconde. Pour moi, qui ne connaissais pas ce milieu, c'était l'excitation de l'observateur. Depuis que j'écrivais ma curiosité avait décuplé. Quand je découvrais des événements ou partageais des ambiances dans des cercles que j'ignorais totalement, immédiatement je me projetais dans des récits faciles pour fuir la réalité. Mais c'était aussi, finalement, très prolifique. Ce fut donc ainsi, qu'à six heures du matin, rue George et par une température glaciale, nous nous mimes à déballer, Agathe et moi, le stock empilé dans le break. Tréteaux, nappes blanches...étiquettes... L'étalage

avait de l'allure. Par chance, malgré une température sibérienne, le ciel était d'un bleu azur. Vers dix heures les premiers badauds commencèrent à déambuler en serpentant les différentes étales. Je fus surpris par la camaraderie ambiante entre les brocanteurs. Cependant, Agathe me mit rapidement dans la confiance des faux semblants. En fait, c'était un monde sans pitié et au travers des courbettes que se faisaient les forains entre eux, il existait bel et bien une véritable guerre souterraine sans pitié. Tout le monde se connaissait, se saluait, déjeunait parfois même ensemble... N'empêche que si l'un d'eux avait la possibilité d'acquérir avec des pratiques plus ou moins honnêtes un objet de valeur, il n'y avait plus de sentiments. Quoi qu'il en soit, je n'échappai pas à la traditionnelle moules frites à l'heure du déjeuner. Finalement j'aimais cette ambiance que je découvrais en compagnie d'Agathe. C'était un pur bonheur ! Vers 19 heures, nous commençâmes toutes et tous à remballer. Agathe avait estimé que c'était une bonne journée. Elle avait bien vendu. Pour me remercier de mon aide, elle insista pour m'inviter à diner. Elle gara le break dans un parking surveillé et nous nous retrouvâmes, quelques instants plus tard, dans un charmant petit restaurant du quartier Saint-Michel. Agathe attrapa ses longs cheveux et sortit une brosse de peintre de son sac avec laquelle elle coïça sa chevelure. J'aimais ce style un peu négligé qu'elle pouvait avoir. Ça lui donnait un autre reflet et force est de constater qu'elle m'attirait toujours davantage. Ce dimanche avait tout de même été assez rude et il fallait encore, après le diner, décharger tout le restant du stock dans la boutique. Nous étions éreintés. A table notre conversation tournait autour des clients qui avaient défilé tout au long de cette journée. Il est vrai que nous étions tombés sur deux ou trois cas qui prêtaient vraiment à rire. Soudainement une idée saugrenue me vint à l'esprit. Sans réfléchir j'en parlai à Agathe.

- Tu as prévu quelque chose pour le jour de l'an ?, lui demandai-je.
- Oh non...rien de spécial. Tu sais, moi ce jour-là, je ne projette jamais rien... Je refuse même toutes les invitations en général... Pour être franche c'est même une période de l'année qui m'emmerde royalement. J'hésite déjà à ouvrir la boutique... Puis après un léger silence elle me demanda pourquoi je lui posais cette question.
- Non, parce que j'ai une idée qui pourrait être sympa. Mon oncle m'a légué un bel appartement à Granville. Un superbe duplex tout meublé. C'était un homme de goût, tu sais ? Et je pense qu'il y a de la valeur dans tout ce qu'il a accumulé durant sa vie... Moi je n'y connais pas grand-chose mais j'aimerais me débarrasser de quelques affaires. J'avais pensé que nous aurions pu passer le nouvel an là-bas. Tu aurais pu me chiffrer un peu tout ça... On pourrait aussi se faire une bonne bouffe. Le poisson

et les crustacés sont délicieux... Moi j'aime cuisiner, que je rajoutai en avalant un bout de pain. Enfin c'est l'histoire de joindre l'utile à l'agréable... Qu'en penses-tu ?

- Oui...pourquoi pas, me répondit Agathe, sans plus d'enthousiasme. Je ne sais pas, laisse-moi réfléchir. C'est après un deuxième silence qu'elle ajouta : Mais effectivement, ça peut être sympa... plutôt que de passer le réveillon comme une idiote à la maison... faut voir. On partirait quand ?
- Et bien je ne sais pas. Le réveillon tombe un samedi. On peut prendre la route vendredi après ta fermeture. On passe le week-end là-bas...
- Ça peut être sympa..., me répéta-t-elle

Aujourd'hui, je récupérerai les cinquante exemplaires imprimés du soldat Louis. Une très belle couverture montrait une vue aérienne pendant le débarquement. En titre : *1939-1945 : Mémoire d'un Pilote d'Avion*. Lorsque j'apportai le carton à Louis et sortis un premier exemplaire de ses mémoires, le vieil homme se mit à pleurer discrètement. Il prit un des bouquins dans ses mains et le retourna dans tous les sens. Il le feuilleta à toute vitesse...le referma aussitôt puis le tourna et le retourna à nouveau dans ses mains légèrement tremblantes. Il lâcha alors avec un sourire en coin : « Voilà, maintenant je peux mourir tranquille ». Sa femme mit aussitôt ses bras autour du torse puissant de Louis et plaquant sa tête sur sa poitrine lui dit d'une voix chevrotante : « Ne dis donc pas de sottise. Regarde, tu me fais pleurer à mon tour ». J'eus beaucoup de mal, à ce moment-là, à retenir l'émotion soudaine dans laquelle je venais de plonger. J'étais fier en même temps d'avoir rendu à cet homme tout le respect qu'on lui devait. Louis obligea sa petite bonne femme à ouvrir une bouteille de champagne réservée pour le réveillon. Son épouse n'avait pas le cœur à contrarier son héros. En trinquant ensemble il ne cessait de me remercier. Je quittai le couple le cœur léger. Je me sentais heureux comme si je venais d'accomplir une bonne action. Depuis bien longtemps je n'avais pas été aussi en phase avec ce que je ressentais dans le moment présent. Pour être franc je n'avais que trop rarement ce genre de sensation... Et c'est certainement pour cette raison que je l'appréciai d'autant plus.

VIII

En ce vendredi, veille de réveillon du jour de l'an, je préparai quelques sacs avec du linge de maison : torchons, serviettes de bain, draps et taies d'oreiller ainsi que la boîte de capsules évidemment, en vue du weekend. Agathe avait

fini par décider de m'accompagner. Il était convenu que je la rejoigne à la boutique vers 19 heures. Après quoi on passerait rapidement chez elle afin qu'elle puisse se doucher et prendre deux ou trois affaires. C'était la première fois que j'allais chez elle. J'y voyais encore la marque d'une certaine confiance qu'elle me prêtait. Elle habitait une petite maison de ville à quelques kilomètres du centre. Un petit bout de jardin où une table et quatre fauteuils se tenaient juste devant l'entrée de la maisonnette. L'intérieur était impeccablement rangé et la décoration pensée avec un goût certain pour l'harmonie. On sentait tout de suite, en entrant chez elle, qu'elle était antiquaire. Elle me proposa de me servir un verre en m'indiquant le bar et fila sous la douche.

Le break chargé, nous voilà partis pour les trois-cent-soixante-dix bornes qui nous séparaient du week-end dont je rêvais depuis une semaine. Agathe conduisait prudemment mais efficacement. Après les péages et l'arrêt carburant, nous rentrâmes dans la cité des corsaires vers 1 heure du matin. A la hâte nous déchargeâmes la voiture et après avoir préparé les lits nous nous couchâmes sans demander notre reste. J'avais installé Agathe dans la chambre qu'occupait Maurice de son vivant. Pour ma part, je retournai à l'étage comme lors de ma première visite.

Le lendemain, vers 8 heures, je descendis chez le boulanger. J'achetai de quoi préparer un copieux petit déjeuner. Baguette fraîche, viennoiseries et quelques fruits. Je pressai deux oranges en laissant infuser le thé vert. Je savais qu'Agathe n'aimait pas le café. Je mis le tout sur un plateau en argent, celui que j'avais repéré au cours de mon premier séjour. Je frappai ensuite à la porte de la chambre d'Agathe.

- Oui, que j'entendis, au travers de la cloison.
- Petit déjeuner... Tu as bien dormi ?, lui fis-je
- Comme un bébé.

Je déposai le plateau sur le coin du lit. J'ouvris légèrement les rideaux et m'assis quelques instant à côté d'elle. Je la trouvai magnifique, déjà au réveil. Elle portait une jolie nuisette à bretelles en dentelle fines couleur champagne et aux broderies chocolat. Elle passa ses mains dans ses cheveux...

- Oh que c'est chou...merci... Je dois avoir une tête de dégénérée, me dit-elle en souriant.
- Ne change rien Agathe... Tu es magnifique même au lever du jour...

Puis je sortis de la chambre pour lui laisser son intimité. C'était la première fois que je lui faisais un tel compliment. Elle m'avait juste répondu : « T'es gentil... »

Je pris, quant à moi, mon café-gélule face à la baie vitrée. Comme lors de mes journées de solitude à Granville. Je me remémorai les instants de ce premier séjour ici. Je pensais qu'il avait été salvateur après tout le remue-méninge que j'avais traversé à cette époque. Je regardai le ciel blanc et la mer très foncée comme une œuvre de Soulage. Un vrai temps d'hiver. Des guirlandes lumineuses éclairaient le port. Je me sentais bien. Son déjeuner terminé, Agathe apparut dans le salon. Elle avait vêtu un joli déshabillé blanc, très élégant. Je ne pus m'empêcher, en la regardant encore, de constater que cette femme avait vraiment une allure folle. Agathe se baladait timidement dans l'appartement, s'arrêtant parfois pour détailler un meuble ou bien un objet. Je la sentais dans son élément.

- C'est vraiment un bel appartement...et il y a des choses drôlement sympas, me dit-elle en soulevant un bronze.
- Oui, mais c'est un peu trop chargé pour moi ... Tout ça m'incommode. Je voudrais y mettre modestement mes marques... me sentir chez moi... Enfin je ne sais comment m'expliquer...
- Non, c'est très clair au contraire, je comprends c'est normal. Mais tu comptes t'installer ici à temps plein ?, qu'elle me demanda.
- Aucune idée ... J'ai encore rien décidé. D'un certain côté, pour écrire c'est vraiment l'endroit idéal... D'ailleurs, sais-tu que Stendhal et Victor Hugo ont séjourné ici...?
- Ici..., me fit-elle très étonnée...dans cet appartement ?

J'éclatai de rire !

- Non, pas dans cet appartement...ici à Granville...

Instinctivement Agathe se planta devant la magnifique bibliothèque du salon. Elle sortit quelques ouvrages, les détailla scrupuleusement et les remit délicatement à leur place. Je lui demandai :

- Tu veux qu'on aille se balader un peu dans le centre ?
- Oui ...très bonne idée... Tu me montreras ... De toute façon, si tu veux cuisiner ce soir...y a intérêt à faire les courses, me dit-elle en rigolant. Je vais prendre ma douche !

Elle disparut de la pièce avec la grâce d'une vraie femme du monde.

Quelques instants plus tard nous marchions ensemble dans les rues de Granville. J'étais fier d'être à ses côtés et voyais bien que les hommes n'étaient pas indifférents à sa beauté. Cependant, je ne savais pas du tout comment m'y prendre pour lui avouer mes véritables sentiments amoureux et ce désir de la

posséder physiquement devenait de plus en plus difficile à contenir. Je ne voulais surtout pas la brusquer... La peur de l'échec. Et si Agathe ne voyait en moi qu'un simple ami de bonne compagnie. J'avais beau essayé de me rassurer à chacun des gestes un peu tendres qu'elle manifestait, j'ignorais encore si cette femme me désirait autant que moi je la désirais. Quoi qu'il en soit, pour l'instant, nous faisons nos achats en vue du réveillon et nous n'étions pas les seuls. Le petit centre-ville fourmillait de monde. Les files d'attente chez les poissonniers, les bouchers...et autres commerçants, s'allongeaient au fur et à mesure que la matinée s'avavançait. C'était un joli moment. La buée sortait des bouches et les lumières clignotaient dans une ambiance bon enfant. Les gens se paraient d'une amabilité toute particulière pendant cette période de festivité. Nous revînmes les bras chargés de victuailles dignes d'un banquet de roi. Fruits de mer, langoustes, deux magnifiques soles et puis du foie gras, des châtaignes à griller...du champagne. Agathe adorait le champagne ! Enfin, tout était prévu pour passer une soirée délicieuse. J'avais acheté de longues bougies rouges que je dresserais sur la table... Agathe m'avait, à ce sujet, lancé une petite allusion très troublante :

- Oh la la...des bougies...un diner aux chandelles ! Tu comptes me demander ma main ou quoi ? Puis elle avait éclaté de rire.

L'humour qu'elle avait faisait partie des nombreuses choses que j'appréciais chez elle. Mais je crois franchement, qu'à ce moment-là, il m'avait fallu un self contrôle hors norme pour ne pas rougir!

Dans l'après-midi nous avons décidé de faire un peu le point sur les différentes choses dont je souhaitais me séparer. Agathe, très contentieusement, s'efforçait d'évaluer au plus juste l'argent que je pouvais tirer de la vente. Nous décrochions les tableaux...les détaillions sous toutes les coutures et lorsque l'antiquaire avait un doute sur la signature, nous nous connectons via internet pour en savoir un peu plus. Soudain, en décrochant un tableau du bureau de mon oncle, à ma grande stupéfaction, je découvris un coffre de la taille d'un téléviseur. Un pavé numérique et une poignée assez massive se tenaient sur la façade. J'appelai Agathe avec un ton tellement surprenant qu'elle pensa dans un premier temps que je venais de me blesser... Nous restâmes figés ainsi, devant cette petite forteresse sans dire un mot.

- Tu as la combinaison, me demanda Agathe ?
- Ben non ! Mon oncle ne m'a jamais parlé de ce coffre, même dans son testament...
- Aie...fit Agathe, alors ça va pas être simple pour l'ouvrir. J'sais pas si t'imagines le nombre de combinaisons possibles... Va falloir que tu

t'installes ici pour plusieurs mois si tu veux toutes les essayer... Puis elle éclata de rire. Essaie sa date de naissance, on sait jamais..., qu'elle rajouta.

- Mais je ne connais pas la date de naissance de mon oncle, lui répondis-je...et puis reste à savoir si c'est une combinaison à trois, quatre voire même cinq chiffres...

Je décidai de ne pas m'en préoccuper davantage dans l'immédiat et proposai à Agathe de continuer l'inventaire. Le fait est que je n'avais pas trop le temps de réfléchir à ce coffre plus longtemps. Il y avait deux bibliothèques dans l'appartement. Une grande dans le salon et une autre plus petite dans le bureau. Je m'occupai des tableaux, Agathe des livres. Il faut dire que la bibliothèque du bureau était achalandée avec les plus beaux ouvrages. Tous pratiquement, étaient reliés dans un cuir épais. Certains avaient bien vieilli. Soigneusement elle sortait les livres alignés et les détaillait minutieusement. Et puis d'un coup, Agathe poussa un cri de stupéfaction.

- Oh la vache.... Tiens tu parlais de Stendhal ce matin... Elle tenait un livre entre ses mains.

Je m'approchai d'elle sans comprendre...

- Oui...et bien quoi ?, lui dis-je.
- J'en reviens pas... Attends il faut vérifier un truc...

Sans comprendre davantage, je l'encourageai à m'expliquer ce qu'il y avait de si extraordinaire....

- Mais c'est une édition originale...regarde ! Elle me mit le bouquin sous les yeux. Edition Paris 1822... « De l'amour ». C'était le titre d'un traité de Stendhal. Tu te rends compte ? Je crois qu'il n'y a eu que quarante exemplaires de vendus... C'est dingue ! Je restai silencieux, abasourdi...comme si quelque chose venait de me tomber sur le crâne. Reprenant mes esprits, je demandai à Agathe.
- Et tu crois que ça vaut cher... ?
- Mais tu plaisantes... Ça coûte une petite fortune un exemplaire comme ça... J'avais fait des recherches il y a quatre ou cinq ans justement sur l'œuvre de Stendhal... C'était pour une cliente. Ah, je te promets que là, tu possèdes un sacré truc... Elle feuilleta délicatement l'ouvrage... En plus, regarde, il est dans un état impeccable.

Pour essayer de minimiser l'événement je répondis sur un ton désinvolte :

- Oui mon oncle était quelqu'un d'extrêmement soigneux.

- Ecoute, je sais pas, mais si ton appartement regorge de ce genre de surprises, tu vas être un homme riche... Elle était si exaltée et moi si heureux de la découvrir ainsi, que je me félicitai de l'avoir convaincue de m'accompagner. C'était la meilleure idée que je n'avais jamais eue. Toute l'après-midi nous vidâmes des meubles, décrochâmes des tableaux, évaluâmes des sculptures...et sans nous en rendre compte, il était déjà presque 19 heures.
- Ouh là, fis-je à Agathe. Tu as vu l'heure et moi qui n'ai encore rien préparé... Bon, on continuera demain, tu veux bien ?
- Oui...oui...bien sûr, pas de soucis. D'ailleurs, moi j'ai très envie de prendre un bain ... Enfin si tu n'as pas besoin de moi tout de suite.
- Non. Ne t'inquiète pas. De plus, je n'aime pas avoir quelqu'un à côté de moi quand je cuisine... Va te faire couler un bain. Je crois qu'il a des sels dans l'armoire de toilette. Tiens, même que je vais te servir une coupe de champagne pendant que tu trempe, lui dis-je en rigolant.
- Et ben dis donc...c'est le grand luxe à ce que je vois. Tu chercherais pas à me séduire toi ?
- Va savoir... ? Mais si je dois te demander ta main, il faut bien que j'y mette les formes, non ?, que je lui répondis sur un ton sarcastique.
- Ouais ouais..., fit-elle avant de disparaître de la pièce.

J'avais dressé la table juste devant la grande baie vitrée. Vue imprenable sur le port. Nappe blanche évidemment et j'avais également sorti la belle vaisselle que mon oncle Maurice devait utiliser quand il recevait. J'avais allumé quelques bougies que je disposai harmonieusement sur la table. Préparé quelques petits toasts de foie gras, champagne dans le sceau.... Tout était impeccable. Nous bûmes une première coupe en nous regardant bien dans les yeux. Agathe était ravie de cette première journée. Elle me confia qu'elle n'avait pas souvent l'occasion de se détendre avec son boulot et surtout qu'elle avait perdu l'habitude que l'on s'occupe d'elle comme ça. J'étais très touché par ces aveux pleins de promesses. La soirée s'annonçait des plus sympathiques. Nous fîmes un super diner et bûmes beaucoup de champagne ! Néanmoins, j'avais toujours à l'esprit qu'il me restait un coffre à ouvrir et c'était tant mieux. Cela m'évitait, aux moments les plus intimes avec Agathe de lui sauter dessus telle une bête assoiffée de sexe. Je n'avais pas de doute sur le fait que je la désirais et je n'avais pas désiré une femme comme ça depuis longtemps. Nous nous laissâmes aller à quelques douceurs que j'avais achetées dans une très bonne pâtisserie qui m'avait été recommandée par mon oncle lui-même au premier jour de ma visite chez lui. Dégustation au champagne...toujours du champagne. Je voyais se pointer dans les yeux d'Agathe une légère ivresse euphorique qui semblait la plonger dans un romantisme délicieux. Je ne m'en plaignais pas... Je

n'attendais qu'une chose : la serrer dans mes bras. A minuit tapante, coupe de champ à la main et tradition oblige, nous nous embrassâmes. Un baiser très près des lèvres...et un peu plus près encore. Nous posâmes alors nos verres et l'étreinte qui suivit me fit tourner la tête... C'était encore plus enivrant que je n'aurais su l'imaginer. Un long baiser, tendre et sauvage... Le désir montait le long de mes jambes et faillit presque me faire vaciller. Immédiatement après ce moment de jouvence, Agathe me susurra à l'oreille : « Bonne Année... On va se coucher ? ». On s'allongea dans sa chambre. Quelques minutes plus tard, pour la première fois, nous faisons l'amour ensemble. Nous recommençâmes encore...et puis encore une fois. Ce ne fut qu'au bout de l'épuisement que nous nous endormîmes dans les bras l'un de l'autre.

Cependant, le champagne que j'avais bu et l'exaltation que je venais de vivre, avaient quelque peu perturbé mon sommeil. Et quelques instant plus tard, dans les bras de mon nouvel amour, me vint une illumination. Je pris toutes les précautions pour me défaire du corps d'Agathe sans la réveiller. A pas de loup, j'entrai dans la salle de bain qui donnait sur la chambre, enfilai un peignoir, puis refermant délicatement la porte de la chambre derrière moi, je me précipitai dans le bureau. Je me mis à ouvrir les tiroirs. Je savais que je l'avais laissée ici à Granville. Je ne l'avais pas emportée à Paris. Mais où l'avais-je donc mise ? C'était dans le salon, à présent, que je fouillais énergiquement. En vain... Je réfléchissais... Je me revoyais lire cette dernière lettre. La lettre de mon oncle m'expliquant qu'il me léguait son appartement... Quand il m'avait fait part de son désir que cette propriété reste dans la famille... Je me revoyais la lire...la toucher. Et puis la poser. Mais où l'avais-je placée bon sang ? Je m'assis quelques instants sur le fauteuil en cuir... Celui où Simone faisait son numéro de charme... C'est alors qu'un éclair jaillit ! La pendule du salon, à ce moment précis, marquait 5h30. Depuis deux heures j'essayais de rassembler mes souvenirs et voilà que me levant de mon fauteuil tel un robot mécanique, je fouillais à présent dans la poche d'une veste qui m'appartenait. Je l'avais laissée dans l'appartement, accrochée soigneusement sur un cintre, après mon rendez-vous avec le notaire. Bingo ! La lettre y était, pliée à l'intérieur. J'étais surexcité. Je me mis à la relire.

Mon cher Tom

Il y a 4536 façons de rédiger un testament. Pour ma part je n'ai choisi qu'une option. Je ne t'ai jamais remercié d'être venu me rendre visite. Cela a été un grand réconfort. Je n'étais pratiquement plus allé dîner au restaurant etc.

Une évidence...une idée dingue... Je me souvenais maintenant. A la première lecture de cette lettre, j'étais resté dans l'étonnement. Quelque chose me

semblait bizarre. « Il y a 4536 façons de rédiger un testament... ». Ça ne ressemblait pas tout à fait à la façon de s'exprimer de mon oncle... Et si... ? M'approchant du coffre, ma lettre à la main, je me mis à tapoter les quatre chiffres. Nerveusement, méthodiquement, je composai 4536 sur le clavier numérique. J'entendis un léger cliquetis. J'attrapai la poignée et la tournai d'un geste sec. Le coffre s'ouvrit comme par miracle. J'étais sur le cul. Comment Maurice savait-il que j'allais faire le rapprochement... ? Quelle idée subtile ! Cette manière de me laisser quelque chose, secrètement...sans témoin...sans formulaire. Je sortis en premier un porte document en cuir qui enfermait des photos. Je ne reconnaissais personne sur ces vieux clichés encore merveilleusement conservés. Ah...si...voilà...cet homme au centre. C'était mon grand-père, le frère de Maurice. J'avais déjà aperçu cette photo chez mes parents lorsque j'étais enfant. Cette jolie jeune femme était certainement l'épouse de mon oncle. Tante Simone...tiens donc... C'était écrit derrière la photo : *Simone, la seule femme de ma vie, mai 1954*. Il y avait quelques bijoux... papiers et aussi un tableau de petite taille enveloppé dans un linge en lin. Mon cœur se mit à battre plus rapidement... Pourquoi Maurice avait-il mis cette petite peinture insignifiante dans son coffre ? J'écartai le linge soigneusement avant de découvrir une toile peinte à l'huile. En parfait état. Une scène de bataille militaire qui semblait se passer à l'époque du second empire. Elle était signée Maurice Orange. Ma confusion arriva à son paroxysme lorsque, retournant la toile, j'y remarquai un certificat d'authenticité ainsi qu'une estimation : 150 000 mille euros. Ce certificat était signé de la main d'un certain Delorme... Je m'écroulai sur le petit fauteuil du bureau, les bras ballants, le certificat dans ma main molle. La toile était appuyée contre le mur, juste en dessous du coffre ouvert. Ce fut à ce moment-là qu'Agathe pénétra dans le bureau, une serviette autour de la taille. Elle me regarda, les yeux encore bordés de sommeil et d'une petite voix :

- Ah, ça y est, tu as réussi à ouvrir le coffre ?

Je lui expliquai, par des phrases décousues, augmentant malgré moi la rapidité de mon débit de paroles, la façon dont j'avais percé le mystère... Je lui tendis le certificat d'authenticité et son évaluation. Elle me dit alors : « Waouh... Eh bien mon chéri, on dirait que ton oncle a fait de toi un homme tranquille pour un petit bout de temps ». Elle laissa tomber le document. Il flotta dans l'air quelques secondes. Elle m'embrassa passionnément. Je me sentis enfin dans le décor en faisant partie de l'action. Je revins à moi. Au dehors, de petits flocons de neige commençaient à tomber en abondance, dans l'aurore de cette nouvelle année...

